

LES ÉTUDES



Combien de végétariens en Europe ?

Synthèse des résultats à partir de l'étude « Panorama de la consommation végétarienne en Europe », réalisée par le CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA en 2018

FranceAgriMer



INTRODUCTION ET OBJECTIFS DE L'ETUDE

Dans le contexte actuel d'une médiatisation croissante du végétarisme et de la végétalisation de l'alimentation, la suppression de la viande du régime alimentaire est souvent présentée comme l'une des principales tendances émergentes de la consommation alimentaire en France, au même titre que l'alimentation-santé, le locavorisme ou la recherche de naturalité. Elle pourrait aussi être associée à la montée en puissance des régimes particuliers. Le potentiel de la tendance végétarienne est étayé d'une part par les constats du développement de l'offre en matière des produits végétaux et d'autre part par les données quantitatives qui, collectées à des intervalles de temps relativement proches, suggèrent une progression rapide du nombre des végétariens ou des adeptes d'une réduction forte de la consommation de viande, parfois qualifiés de flexitariens. De plus, ces deux phénomènes concomitants (développement de l'offre et de la demande) s'inscrivent dans un constat plus général d'une baisse de consommation de la viande, notamment de la viande rouge, et à ce titre pourraient avoir une capacité à modifier les choix alimentaires des Français et ainsi impacter tant les filières animales que végétales.

Compte tenu de ces enjeux et du manque de données publiques comparables collectées simultanément dans plusieurs pays, FranceAgriMer a décidé de réaliser un panorama de la consommation végétarienne en Europe, pour comprendre les fondements du phénomène et évaluer son étendue dans la population de 4 pays européens (la France, l'Allemagne, le Royaume-Uni et l'Espagne). Cette étude, réalisée par le cabinet CREDOC pour FranceAgriMer et L'Observatoire CNIEL des Habitudes Alimentaires (l'OCHA), s'appuie sur une méthodologie mixte, qualitative et quantitative, afin de répondre à ce double objectif. La partie qualitative, basée sur une recherche bibliographique et des entretiens avec des experts, tente d'identifier les fondements philosophiques du phénomène et analyser les facteurs de son évolution, passée et actuelle. L'enquête quantitative auprès des échantillons représentatifs des populations nationales des 4 pays de l'étude a, quant à elle, pour objectif de mesurer l'importance de chaque courant du végétarisme au sens large (cf. l'encadré avec les définitions), caractériser sociodémographiquement les individus se déclarant appartenir à l'un des courants, et dégager les principales motivations de la réduction, partielle ou totale, de la consommation de viande.

DEFINITIONS

Le végétarisme recouvre un large spectre de pratiques, allant de la suppression totale de tout produit issu de la production animale, alimentaire ou non alimentaire (le véganisme), jusqu'à une baisse limitée de la consommation de viande (le flexitarisme). A l'intérieur de ce spectre, on retrouve des notions générales comme végétarisme (l'exclusion de la viande et des produits aquatiques), mais aussi ses déclinaisons, tels que le pesco-végétarisme (seule la viande est supprimée de son alimentation), lacto-végétarisme (un régime qui interdit la consommation de viande, de poissons et d'œufs mais autorise celle de produits laitiers), l'ovo-végétarisme (à l'inverse, les œufs y sont autorisés et les produits laitiers interdits), ou encore le semi-végétarisme (la viande rouge supprimée alors que la volaille est consommée). Le flexitarisme a en soi une définition variable : parfois il définit les végétariens qui consomment occasionnellement la viande, et parfois les individus qui ont réduit (voire aspirent à réduire) leur consommation de viande.

Cette étude se focalise sur 4 courants principaux, définis de manière suivante (y compris dans le questionnaire administré dans l'enquête quantitative online) :

- **végétarien** - abstention de la viande, du poisson, mais consommation des œufs, du fromage, du lait ;
- **végétalien** - abstention de la viande, du poisson, mais aussi de tous les produits laitiers et des œufs. Ne mange que les céréales, les légumes et les fruits ;
- **végane** - qui s'efforce de vivre sans consommer de produits issus de l'exploitation des animaux, au profit des animaux, des gens et de la planète. Les végétaliens se nourrissent d'un régime à base de légumes, avec rien qui soit issu des animaux – pas de viande, ni œufs ou de miel par exemple. Un style de vie végan évite aussi le cuir, la laine, la soie et autres produits animaux pour se vêtir ou pour tout autre usage ;
- **flexitarien** - limitant la consommation de viande sans être exclusivement végétarien et sans que ce soit pour des raisons d'argent ;

C'est ainsi que les termes ci-dessus ont été présentés aux répondants dans la question visant à mesurer le taux de personnes se déclarant appartenir à l'un de ces 4 courants.

1. PARTIE QUALITATIVE

Si le végétarisme est parfois vu comme une des tendances contemporaines de la consommation, cette pratique n'est pas nouvelle. Avant même de parler d'un refus de manger de la viande, il importe de rappeler que la consommation de viande fréquente et généralisée dans la population est une caractéristique des sociétés modernes occidentales, rendue possible par l'intensification de l'élevage et l'enrichissement de la population survenus au cours du XXe siècle et plus particulièrement dans la seconde moitié de ce siècle. Dans les autres époques ou populations, la viande représente un élément relativement rare des menus, que ce soit pour des raisons d'accessibilité limitée, de traditions culinaires ou encore de croyances religieuses¹. Historiquement la consommation de la viande variait également au sein d'une même société entre les différentes couches sociales². Considérée comme aliment de prestige, et chère, elle faisait partie de l'alimentation des élites et était réservée uniquement aux festivités pour le reste de la population. Dans le contexte de la rareté de la viande pour les populations paysannes et ouvrières, la consommation des produits carnés variait également au sein même d'un foyer, le chef de famille ayant droit à des portions plus importantes et plus qualitatives pour reconstituer la force de travail et assurer la satiété de celui qui « gagnait le pain ». Selon l'anthropologue espagnol J. Contreras, cette redistribution différenciée a été « intériorisée par la femme : elle n'aime pas la viande, n'a pas faim et n'a même pas besoin de se sacrifier ». On peut en effet y voir la racine de l'image de la viande comme aliment masculin³.

Contreras rappelle également que tout au long de l'histoire, les produits animaux ont été soumis à des règles sociales de restriction ou d'exclusion, que ce soit pour des raisons religieuses ou par dégoût. Ces règles normatives, différentes d'une culture à l'autre, ne concernent habituellement pas l'ensemble des animaux mais certaines espèces (comme le porc dans l'islam ou le judaïsme), parties de la viande ou encore circonstances de préparation. La proximité de l'animal par rapport aux êtres humains, trop grande ou trop éloignée, peut aussi être à la base d'un tabou alimentaire.

Si la consommation de la viande était longtemps restreinte en termes de fréquence, quantité ou type de produit, les cas de refus global de consommer de la viande étaient relativement isolés. Les racines du végétarisme remontent en Occident à l'Antiquité mais le mouvement végétarien se

¹ Les restrictions dans la consommation de la viande sont en effet fréquentes dans les religions. Outre l'interdiction totale de consommer de la viande dans la caste brahmane de l'hindouisme, il convient de rappeler les exemples de l'interdiction partielle, comme les pratiques de jeûne ou encore l'interdiction de consommer certaines espèces. Cf. Contreras J. « Alimentation carnée à travers les âges et les cultures », *Intervention au 12^e JSMTV*, octobre 2008.

² Ibid.

³ La littérature scientifique a largement analysé le rapport entre la viande et le genre, la viande, notamment rouge, étant perçue comme « masculine ». Cette association intervient à tous les niveaux : des perceptions, de l'attachement à la viande ou des pratiques de sa consommation, et rejaillit sur le rapport différencié aux animaux en général. Pour la revue de littérature sur les différences de genre, cf. D. Rosenfeld, « The psychology of vegetarianism: Recent advances and future directions », *Appetite*, Volume 131, December 2018, pp. 125-138. Sur les différences de genre dans le rapport aux animaux, cf. H. Herzog « Gender differences in Human-Animal Interactions : A review », *Anthrozoos: A Multidisciplinary Journal of The Interactions of People & Animals*, Vol 20. (2007), pp. 7-21.

développe en tant que tel à partir de la fin du XVIII^e siècle⁴, puisant son ancrage dans la philosophie des Lumières, et plus exactement, dans la pensée utilitariste de Jeremy Bentham. La révolution industrielle transforme la relation de l'homme avec la nature. Cette relation, jusque-là symbiotique, devient plus distanciée dans la mesure où l'homme exploite la nature en tant que réserve de matières premières. A ce rapport purement utilitariste s'oppose une vision sanctuarisée de la nature, perçue comme pure et qui devrait être protégée même et y compris de la domestication agricole. C'est ce discours naturaliste, idéalisant la nature sans l'homme, qui serait à la base de l'émergence du courant végétarien.

Le rejet de consommer la chair animale apparaît également dans les courants religieux prônant la purification spirituelle, qui se développent à la même époque en Grande-Bretagne. L'adoption d'un régime sans viande, censée conduire au bien-être physique et spirituel, vise en même temps à promouvoir un modèle de tempérance et d'abstinence parmi les ouvriers et à favoriser ainsi la réforme sociale pour éviter une « contamination révolutionnaire » venant de France. Ce lien avec l'éthique protestante serait un des facteurs explicatifs d'un développement plus précoce du végétarisme dans les pays anglo-saxons ou scandinaves, ou encore en Allemagne, d'après le rapport interne rendu par le CREDOC.

Le développement du végétarisme se poursuit au XIX^e siècle, porté par les mouvements hygiénistes, et la première association végétarienne voit le jour en 1847 en Grande-Bretagne, portant le nom de la Société Végétarienne (Vegetarian Society). Le mouvement n'est pas élitiste mais se caractérise par une grande hétérogénéité sociale, et s'exporte dans la seconde moitié du XIX^e siècle dans d'autres pays occidentaux, avec la création des associations similaires aux Etats-Unis en 1850, en Allemagne en 1867, en Autriche en 1879, en Suisse et en France en 1880, en Nouvelle-Zélande en 1882 et en Australie en 1886. En Allemagne, le végétarisme s'implante via les problématiques de nutrition et de diététique, mais il s'intègre également dans le mouvement Lebensreform, fondé sur la critique de l'urbanisation et de l'industrialisation et prônant le retour à la nature.

Selon R. Larue, le professeur de lettres modernes qui a retracé le débat philosophique sur le végétarisme à travers l'histoire, la création des sociétés végétariennes et l'adoption de la définition commune (« végétarien ») marque ainsi l'émergence du végétarisme en tant que doctrine autonome, en regroupant sous la même bannière les idées mises en avant jusque-là par des courants différents (hygiéniste, réforme sociale, défense des animaux etc.). Cette unité n'empêche pas qu'émergent des controverses au sein de la communauté végétarienne, notamment sur l'attitude à l'égard de la consommation des produits issus de la production animale (œufs, lait etc.). L'opposition à cette consommation, exprimée de manière croissante par certains membres du mouvement végétarien dans un contexte de l'intensification de l'élevage survenue dans la première moitié du XX^e siècle, mène à la création, en 1945, de la Société Végane, dont les adeptes refusent non seulement de manger de la viande, mais aussi tous les produits issus de l'exploitation animale.

Le végétarisme connaît un renouveau dans les années 1970 grâce aux mouvements protestataires post-68 et aux « néo-ruraux », s'inscrivant dans les valeurs post-matérialistes, d'écologie, de qualité de vie et de rejet du mode de vie urbain. Les années 1970 marquent également

⁴ L'anthropologue A. Ouédraogo considère la fin du XVII^e siècle comme époque où les arguments végétariens (donc le végétarisme en tant que courant philosophique) émergent, portés dans le siècle suivant par les mouvements de type religieux. Cf. A. Ouédraogo, « Les origines du végétarisme en Grande Bretagne à la fin du XVIII^e siècle », www.lemangeur-ocha.com, mise en ligne 14/05/2019.

l'émergence du courant antispéciste, avec la publication en 1975 par Peter Singer du manifeste de la communauté végane, « Libération animale ». L'antispécisme nie et rejette l'existence de la différence entre l'homme et l'animal, en la considérant comme fondement de l'exploitation des animaux. L'homme est ainsi considéré comme un prédateur. Le mouvement végane, cherchant à exclure toute forme d'exploitation ou de cruauté envers les animaux, tente ainsi d'effacer l'empreinte de l'homme sur la nature⁵.

L'histoire du mouvement végétarien met ainsi en exergue trois aspects du phénomène :

- le **mouvement contestataire**, dans la mesure où il s'inscrit, à l'instar des mouvements post-68, dans la lutte contre toute forme de domination (de l'homme sur l'animal, en l'occurrence) et dans la promotion des valeurs post-matérialistes. Mais l'aspect contestataire réside aussi dans le fait même de s'opposer à un modèle alimentaire dominant. Le caractère fréquemment militant de l'engagement végétarien, ou en particulier végane, illustre cette dimension contestataire ;
- la **religion de substitution**, dans la mesure où la doctrine végétarienne repose sur un raisonnement éthique et sur une injonction morale à dimension collective. Cette dimension, dont les racines peuvent être trouvées dans les liens avec les courants religieux réformistes présents dès la naissance du courant végétarien, retrouve aujourd'hui son expression dans le caractère parfois missionnaire du militantisme végétarien ou végane. A cette dimension « religieuse », on pourrait associer la dimension identitaire : être végétarien ne se résume pas nécessairement aux pratiques, mais relève souvent d'une identité que l'on acquiert et que l'on revendique ;
- une forme d'**orthorexie**⁶, dans la mesure où la suppression de la viande de son alimentation peut répondre à la volonté d'adopter un régime strict composé des aliments considérés comme purs, naturels, bons pour la santé (physique voire mentale). Certaines études constatent même une corrélation entre le végétarisme et le score d'orthorexie (Barthels 2018), et ce lien serait particulièrement marqué pour les semi-végétariens ou flexitariens (Timko, Forestell 2012)

En tant que courant de pensée, le végétarisme repose essentiellement sur trois problématiques :

- l'impact de l'élevage (et plus largement, de l'activité humaine), sur l'environnement
- l'attitude à l'égard du bien-être animal
- l'impact de la consommation de viande sur la santé

⁵ Pour plus d'informations sur la pensée antispéciste, cf. l'ouvrage fondateur de P. Singer, *La Libération animale*, Ed. Payot 2012, ou encore le chapitre « Le mouvement végan » dans R. Larue, *Le végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*, PUF 2016 ; parmi d'autres publications françaises à ce sujet, notamment ceux qui discutent ses fondements philosophiques, on peut citer E. Bimbenet, *Le complexe des trois singes*, Seuil 2017 ; J.P. Digard, « Le courant obscurantiste en anthropologie. De la zoomanie à l'animalisme occidentaux », *L'Homme*, 203-204 ; F. Wolff, « Des conséquences juridiques et morales de l'inexistence de l'animal », dans *Pouvoirs* 2009/4, n° 131, pp. 1235-147 ; ou encore J. Porcher, *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI siècle*, La Découverte 2011.

⁶ Le dictionnaire Larousse définit l'orthorexie comme un trouble qui pousse une personne à s'attacher de manière obsessionnelle à la qualité des aliments qu'elle absorbe et de respecter des règles nutritionnelles strictes.

Le débat public autour de ces problématiques, qui se développe au cours des dernières années, et qui implique nécessairement, parmi d'autres voix, les positions du courant végétarien, donne aux idées végétariennes un forum d'expression de leurs arguments. Ces problématiques interviennent aussi au niveau individuel par le biais des motivations qui poussent certains consommateurs à restreindre voire supprimer leur consommation de viande.

L'argument environnemental contre la consommation de viande s'appuie sur l'idée selon laquelle l'élevage, en particulier celui des bovins, serait responsable d'une partie considérable du réchauffement climatique par les émissions de gaz à effet de serre (méthane) des animaux, de la pollution mais aussi de la captation de grandes quantités d'eau notamment pour l'élevage des porcs et des poulets. Il s'appuie entre autres sur un rapport de la FAO paru en 2006, intitulé « Livestock's long shadow. Environmental issues and options »⁷. Depuis, certains travaux nuancent ce constat global, en différenciant le degré d'impact selon le type ou l'intensité de l'élevage dominant sur un territoire donné (élevages confinés, spécialisés contre herbagers ou mixtes culture et élevage), ou en prenant en compte également les bienfaits de l'élevage sur la biodiversité et le cadre de vie (cf. le rapport du GIEC paru en 2015). Cette controverse, quand elle ne s'appuie pas sur les travaux scientifiques et spécialisés du domaine agricole et environnemental, puise dans une préoccupation plus large pour l'avenir de la planète et dans l'interrogation sur l'empreinte des humains et de leur style de vie sur la nature. Elle va donc jusqu'à rejoindre le terrain des idées ou des normes morales, hors du débat scientifique.

La relation de l'homme et de la nature se trouve également au cœur de la deuxième controverse autour du végétarisme, portant sur les droits et le bien-être des animaux. Deux questions majeures sont ici débattues : le droit des humains d'élever les animaux pour les manger, et les conditions dans lesquelles cette production animale s'opère. On assiste aujourd'hui à un changement rapide de mentalités en la matière. Le bien-être des animaux en tant qu'état mental et/ou émotionnel devient non seulement reconnu mais considéré comme un droit. Ce changement de perception est favorisé par de multiples facteurs :

- le développement de l'élevage productiviste discrédite selon certains le principe de l'élevage. Il le rend davantage opaque au consommateur et contribue ainsi à la méfiance alimentée par les crises sanitaires et les actions des associations de défense des animaux, qui dénoncent les situations de souffrance ;
- les avancées scientifiques sur la conscience animale sensibilisent sur les besoins émotionnels des animaux d'élevage ;
- la possession des animaux domestiques contribue à l'humanisation de l'animal, considéré comme membre du foyer à part entière ;
- l'urbanisation provoque l'éloignement du monde rural et modifie la relation à la nature, qui devient plus contemplative que vécue ; la nature tend à être idéalisée et sanctuarisée ; la production animale devient plus abstraite aux yeux du consommateur, ce qui lui permet d'y appliquer les systèmes de valeur importés des autres sphères, mieux connues (on humanise l'animal d'élevage parce qu'on a humanisé l'animal domestique, on se méfie de

⁷ L'édition française de ce rapport de la FAO, « L'ombre portée de l'élevage : impacts environnementaux et options pour leur atténuation », est disponible à : <http://www.fao.org/3/a-a0701f.pdf>.

l'élevage productiviste comme on se méfie des processus de production des aliments industriels...).

C'est dans ce contexte que la consommation de viande, et surtout celle issue d'un élevage productiviste, peut être perçue comme injustifiée moralement. Le débat, qui entre sur le terrain normatif, est alimenté par différents acteurs : les consommateurs, les associations et ONG, les industriels, mais aussi les pouvoirs publics. Ces grands types d'acteurs ne sont pas forcément homogènes et chacune des forces en présence connaît des divergences internes (par exemple, entre les associations « abolitionnistes » et « welfaristes »)⁸.

Dans le domaine de la santé, le végétarisme s'appuie sur les recommandations des autorités de santé publique qui depuis les années 1980 mettent en garde contre la surconsommation de viande, et sur les études, plus récentes, démontrant le lien entre une surconsommation de viande rouge et un risque de cancers ou d'autres maladies. D'un autre côté, l'impact sur la santé, à court ou à long terme, de l'exclusion complète de la viande et des produits animaux du régime alimentaire des végétariens et des végans suscite une autre controverse, portant notamment sur le risque de carences. Face à ces injonctions contradictoires, la voie intermédiaire, celle de flexitarisme, se présente aujourd'hui aux consommateurs qui ne peuvent pas ou ne veulent pas se passer de la viande. Selon cette logique, la consommation « éthique » de la viande (à savoir, une consommation modérée, en privilégiant les produits respectueux du bien-être animal) s'inscrirait dans (ou s'inspirerait de) une tendance plus large à « manger moins mais mieux ». Si elle pourrait in fine limiter la progression du taux de végétariens en offrant à des consommateurs une alternative à la suppression complète, elle contribue à la popularisation de la tendance à la réduction de la consommation de viande.

Au total, si le végétarisme n'est pas un phénomène nouveau, il semble trouver aujourd'hui un terrain favorable par l'avènement concomitant de plusieurs facteurs, d'ordre divers, intervenant tant au niveau global qu'individuel et qui peuvent contribuer au renforcement de la tendance. Parmi ces facteurs, on pourrait évoquer notamment :

- la sédentarisation des individus qui diminue les besoins nutritionnels en aliments à fort contenu énergétique dont la viande
- la transformation des modèles alimentaires et l'individualisation des conduites alimentaires, qui favorise l'émergence et le maintien des régimes particuliers
- l'éloignement du monde rural qui modifie le rapport à la viande et en particulier le lien entre l'animal, vivant et humanisé, et sa chair qu'on consomme ; dans cette optique, la viande rouge perd son image de prestige parce qu'elle est traditionnellement associée également à la vie et au sang ; le sentiment de culpabilité du fait de « manger l'animal » serait en effet plus fréquent et plus difficile à supprimer pour la viande rouge et les morceaux identificateurs (tête, pattes, abats...) que pour les viandes blanches ou transformées⁹;
- les avancées scientifiques sur la conscience animale et la modification de leur statut juridique qui apportent des arguments en faveur de l'abandon total de la consommation de viande ou,

⁸ Entretien avec E. Delanoue, auteur de travaux sur les controverses autour de l'élevage (entretien réalisé le 17 juillet 2018).

⁹ Pour le rôle des représentations des consommateurs et image des viandes sur la consommation des produits animaux, cf. Sans, Pierre & de Fontguyon, G. (2010). *Consommation de viande de ruminants : entre renouveler l'offre finale et communiquer sur les systèmes de production*.

a minima, d'une consommation « éthique », plus modérée et basée sur l'élevage assurant le bien-être des animaux ;

- le militantisme médiatique (tant grâce au positionnement de célébrités qu'aux actions associatives ou encore à l'activité sur les réseaux sociaux) qui contribue à la promotion de la cause animale et végétarienne
- le développement de l'offre végétarienne et végane, à la fois pour la consommation à domicile et hors domicile ; en ce qui concerne la consommation à domicile, cette offre a été confinée jusqu'ici aux circuits et marques spécialisés, elle est complétée aujourd'hui par une offre provenant des acteurs généralistes (développement de gammes spécifiques végétales par de grandes marques de produits carnés comme Herta ou Fleury Michon en France ; mise en place des gammes végétales dans les marques de distributeur des acteurs de la grande distribution) ; si cette offre généraliste s'adresse essentiellement aux flexitariens¹⁰, elle permet non seulement d'attirer de nouveaux consommateurs mais aussi de lever des contraintes d'accès ou de praticité chez les consommateurs végétariens ; en restauration hors foyer, le développement de l'offre se traduit tant par la multiplication des établissements se spécialisant dans l'alimentation végétarienne/végane que par la popularisation de menus ou de plats végétariens dans les restaurants classiques ;
- les politiques publiques en matière de santé publique et d'environnement qui incitent à limiter la consommation de viande (préconisations santé sur les quantités maximales de viande à consommer, instauration des jours sans viande dans la restauration collective publique etc.)

D'autres facteurs peuvent intervenir pour contrecarrer cette tendance, comme par exemple l'effet de cycle de vie avec un abandon de régime végétariens après les événements de la vie comme la mise en couple ou l'arrivée des enfants. S'il est difficile d'évaluer l'impact des facteurs, positifs ou négatifs, sur l'évolution future du phénomène végétarien, les experts interrogés s'accordent pour dire que le végétarisme, à court ou moyen terme, ne serait pas destiné à connaître un reflux et que sa marge de progression est encore réelle. Mais l'estimation de la portée du végétarisme dépasse la simple mesure de son taux de pénétration dans la population : bien que les pratiques de suppression totale des produits carnés restent encore peu répandues dans la population, le courant végétarien influence au-delà de son noyau dur et a des implications sur la consommation de viande de l'individu moyen ou sur l'élevage de manière générale.

¹⁰ Etude Xerfi « Le marché de l'alimentation végétarienne et végane à l'horizon 2020 », Avril 2017, p.17.

2. PARTIE QUANTITATIVE

Introduction

Il existe une vaste littérature académique étudiant les différents aspects du phénomène végétarien (et végan). Dans le domaine de la santé, les études s'intéressent aux apports nutritionnels de ces régimes, au suivi du régime et aux pratiques de consommation de différents aliments, mais aussi analysent l'impact du régime végétarien (ou végan) sur l'état de santé général, ou son lien avec des problématiques de santé particulières, telles que les orthorexies, la dépression et le bien-être, ou encore le diabète. Les études sociologiques analysent le profil de cette population, les motivations, leurs attitudes, valeurs et style de vie, leur rapport à la viande, la perception des végétariens par les omnivores ou encore les trajectoires des végétariens (le passage au végétarisme, les facteurs de maintien du régime, les contraintes et les interactions avec l'entourage)¹¹.

Ces études sont essentiellement anglo-saxonnes. Il existe peu de travaux sur le sujet en France. Les travaux académiques, que ce soit français ou étrangers, reposent fréquemment sur des échantillons limités de volontaires, provenant des recrutements organisés par les chercheurs. Ces échantillons sont habituellement constitués de populations spécifiques comme des étudiants de l'université du chercheur, des militants des associations végétariennes, de jeunes adultes, ou encore des participants sélectionnés via un recrutement qualitatif. Les analyses basées sur les échantillons représentatifs de la population du pays sont très rares et souvent anciennes, les chercheurs exploitant les enquêtes d'ampleur du domaine de santé qui nécessitent un long traitement de données et ne sont pas forcément réalisées à des intervalles proches¹². Les données récentes sur les échantillons « nationaux », circulant dans les médias, proviennent le plus souvent de sondages commandés auprès des instituts d'études de marché par des acteurs privés, comme les associations végétariennes. Leur méthodologie n'est pas toujours explicitée et les résultats peuvent varier de manière significative pour un même pays.

L'enquête quantitative commandée par FranceAgriMer auprès du CREDOC, à visée essentiellement exploratoire, repose sur des échantillons représentatifs de quatre pays européens (la France, l'Allemagne, le Royaume-Uni et l'Espagne). Son objectif est de mesurer l'importance des

¹¹ Les revues de littérature les plus exhaustives sont à trouver dans . M. Ruby, "Vegetarianism.A blossoming field fo study », *Appetite*, 2012, 58, pp.141-150, D. Rosenfeld, "The psychology of vegetarianism: Recent advances and future directions", *Appetite*, 2018 No 131, pp. 125-138, ou en français, dans S. Mathieu et G. Dorard, « Végétarisme, végétalisme, véganisme : aspects motivationnels et psychologiques associés à l'alimentation sélective », *La Presse Médicale*, 2016.

¹² On donnera comme exemple une enquête alimentaire allemande analysée par Robert Koch Institute en 2016 et relayée par les médias début 2017, dont les résultats (4% de végétariens dans la population allemande) sont basés sur les données collectées entre 2008-2011. Cf. article du journal Die Welt publié el 6/01/2017, https://www.welt.de/newsticker/dpa_nt/infoline_nt/brennpunkte_nt/article160793732/Vier-von-hundert-Menschen-in-Deutschland-sind-Vegetarier.html basé sur la publication suivante : http://www.rki.de/DE/Content/Gesundheitsmonitoring/Gesundheitsberichterstattung/GBEDownloadsJ/JoHM_2016_02_ernaehrung1a.pdf;jsessionid=A67A9D2B15B02F8C7D042ACCE0EEA04B.2_cid372?_blob=publicationFile.

différents courants végétariens (dont végétalien, végane ou flexitarien) dans chaque pays et caractériser le profil et les motivations des individus qui restreignent leur consommation de viande voire l'excluent complètement de leur régime alimentaire.

Méthodologie

Les résultats de cette partie s'appuient sur une enquête quantitative réalisée par Internet sur les échantillons représentatifs de la population adulte (18 ans ou plus) des quatre pays européens (la France, l'Allemagne, le Royaume-Uni et l'Espagne). Outre la France, l'étude porte sur le Royaume-Uni, l'Allemagne et l'Espagne : le premier de ces pays est un pays anglo-saxon, où les végétariens seraient plus nombreux qu'ailleurs et où le végétarisme s'est développé le plus tôt. L'Allemagne est une société sensible à la problématique écologique, dont témoigne le poids politique des partis Verts. Les deux pays, marqués par la culture protestante, sont souvent considérés, avec les pays scandinaves, comme ceux où les idées végétariennes trouvent un écho particulièrement favorable dans la population. L'Espagne appartient en revanche à l'Europe méditerranéenne, de culture catholique et, comme la France, plus distanciée des modes de pensée anglo-saxons.

L'interrogation a été conduite par Internet auprès de panels gérés par la société Toluna. La représentativité de la population interrogée a été assurée par la méthode des quotas¹³. Le questionnaire, d'une durée d'environ 15 minutes, comportait des questions sur les pratiques de consommation alimentaire, les identités, les motivations et les attitudes, ainsi que des questions sur les caractéristiques sociodémographiques des répondants. Les réponses ont été collectées du 30 juillet au 10 août 2018. Au total, 1009 individus en France, 865 en Espagne, 820 individus en Allemagne et 826 au Royaume-Uni ont été interrogés lors de cette enquête. **Ces échantillons, même si relativement proches en taille des échantillons standard d'enquêtes par sondage, ne permettent pas (toujours) d'analyser en détail le profil des végétariens, en raison de la faiblesse des effectifs de cette population encore marginale. Seule une enquête d'ampleur ou une cohorte permettrait d'obtenir des effectifs de végétariens suffisamment importants pour des analyses robustes de ce type.** Afin de pouvoir qualifier les déclarants végétariens de notre enquête, les résultats présentés ci-après font souvent appel à l'agglomération des 4 pays, pondérée par le poids des populations respectives. Ces agglomérats de réponses sont donc à interpréter avec prudence, les représentations du végétarisme et de ses vecteurs pouvant varier considérablement entre les pays. Ils peuvent également regrouper parfois des résultats très différents d'un pays à l'autre. Ces moyennes permettent néanmoins de signaler, ou de suggérer, des éléments de compréhension du phénomène là où l'analyse par pays n'est pas possible en raison de la faiblesse des effectifs. Plus qu'apporter des réponses avérées, ces résultats cumulés peuvent donner lieu à la formulation d'hypothèses de travail sur le profil des végétariens et sur les logiques possibles de son développement, hypothèses qui pourraient et devraient être ensuite éprouvées via des enquêtes sur des échantillons plus robustes. On doit signaler également que malgré la représentativité des échantillons nationaux en termes de sexe, d'âge, de région et de niveau de revenu, il a été constaté une surreprésentation de populations très diplômées et urbaines dans l'échantillon espagnol. Les résultats pour ce pays devraient donc être interprétés avec prudence.

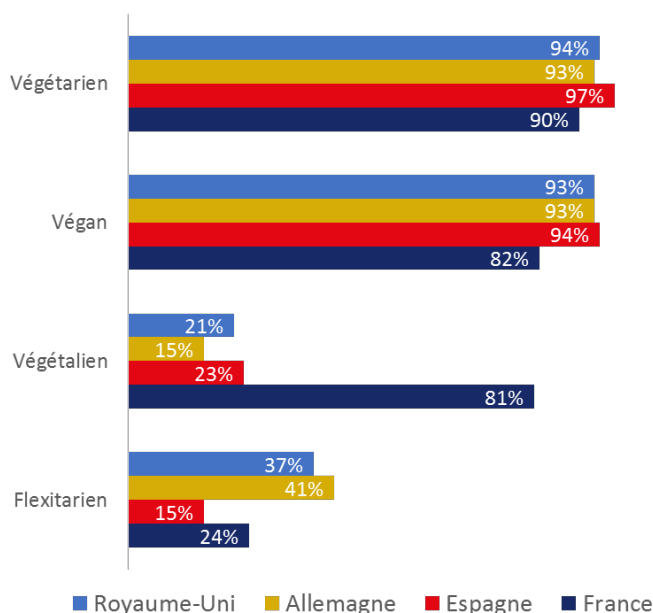
¹³ Quotas sur le sexe, l'âge, la région, la taille d'agglomération, la profession et le niveau de diplôme pour la France, et sur le sexe, l'âge, la région et le niveau de revenu pour le Royaume-Uni, l'Allemagne et l'Espagne.

Analyse des résultats

Végétarisme : un phénomène encore marginal, mais qui s'inscrit dans la tendance plus large à la baisse de consommation de viande

Le végétarisme est un phénomène médiatisé dans les 4 pays de l'étude. Cette couverture médiatique se reflète dans la familiarisation des populations avec la notion : presque tous ont entendu le terme « végétarien » et « végan » (avec des niveaux supérieurs à 90% dans la quasi-totalité des pays). En France, 82% des sondés déclarent avoir déjà entendu le terme véganisme, et ce score plus bas qu'ailleurs est à mettre en lien avec l'usage récent de ce terme en France. Le terme « véganisme » remplace en effet depuis peu le terme utilisé jusque-là, le végétalisme (81% des Français l'ont entendu, contre moins d'un quart des Espagnols, Allemands ou Britanniques). Si les termes « végétarien » et « végan » sont bien connus, le terme « flexitarien » l'est nettement moins.

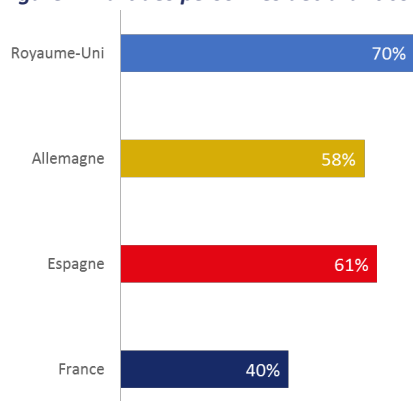
Figure 1. Part des personnes ayant déjà entendu les termes suivants :



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Un autre élément montre cette relative familiarisation des populations avec le phénomène : plus de la moitié des répondants disent connaître au moins un végétarien dans leur entourage, et ce taux monte même à 70% au Royaume-Uni. Cependant, il est de seulement 40% en France. Le CREDOC interprète ce taux particulièrement bas par une existence possible d'un tabou en France concernant la non-consommation de viande, compte tenu de la place centrale et valorisée qu'occupe la viande dans notre modèle alimentaire.

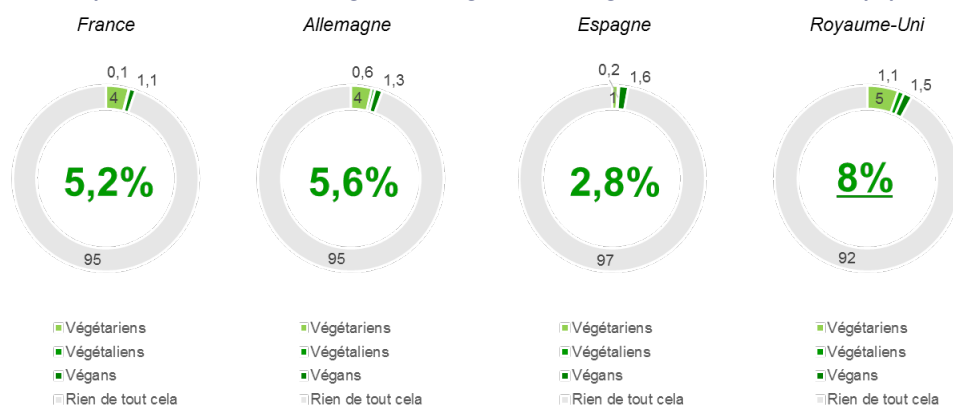
Figure 2. Part des personnes déclarant connaître au moins un végétarien dans son entourage



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Malgré ce contact déclaré avec les végétariens, le phénomène concerne directement une part très faible de la population. Les personnes qui se déclarent¹⁴ végétariens, végétaliens ou végans représentent 5,6% des personnes interrogées en moyenne pondérée dans les quatre pays. Leur part est la plus élevée au Royaume-Uni (8%) et la plus faible en Espagne (2,8%). La France et l'Allemagne ont des taux moyens et très proches l'un de l'autre (respectivement 5,2% et 5,6%). Parmi ces trois identités, le végétarisme est dominant, le végétalisme et le véganisme étant très marginaux. Cependant, l'Espagne est ici une exception, les déclarants végans étant au moins aussi nombreux (1,6%) que les végétariens (1%). Cela pourrait être lié au caractère récent du phénomène végétarien en Espagne, ce qui donnerait un certain avantage au véganisme, très médiatisé sur cette dernière période.

Figure 3. Part des personnes se déclarant végétarien, végétalien ou végan dans l'ensemble de la population de chaque pays



Etes-vous ? (les définitions sont proposées)
 En % - Base : tous les individus (N= 1009 en France, N=865 en Espagne, N=820 en Allemagne, N=826 au Royaume-Uni)

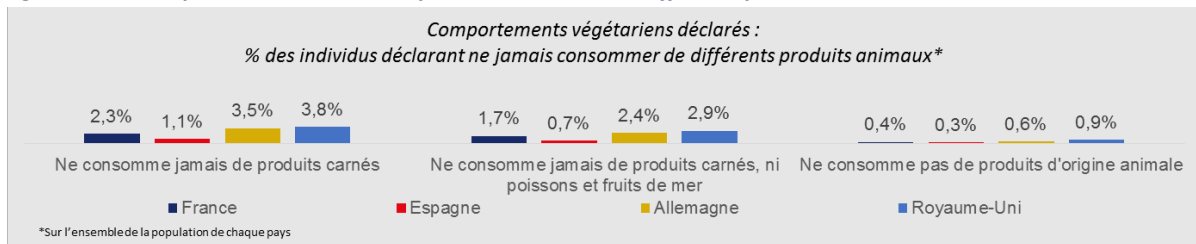
Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Les auto-déclarations ne sont pas le seul moyen de mesurer le taux de végétarisme dans la population. Il est également possible de l'estimer à partir des déclarations de fréquences de consommation de différents produits carnés, qui permettent d'identifier les personnes déclarant ne

¹⁴ Il s'agit ici d'une auto-déclaration à partir de notions proposées (végétarien, végétalien ou végan), et non d'une déclaration de pratiques d'éviction de produits carnés. Ainsi, se déclarer ne signifie pas que leur régime alimentaire exclut totalement les produits carnés.

jamais consommer la viande. Cette analyse des pratiques d'éviction de produits animaux réduit encore davantage la taille de la population ayant un régime alimentaire végétarien. Ainsi, sur l'ensemble de la population de chaque pays, moins de 4% déclare ne jamais consommer de produits carnés (3,8% au Royaume-Uni, 3,5% en Allemagne, 2,3% en France et 1,1% en Espagne). Ce taux descend en-dessous de 3% pour ceux qui excluent à la fois la viande et les produits aquatiques. Enfin, moins de 1% des enquêtés dans les quatre pays déclarent exclure de leur régime tout produit alimentaire d'origine animale (équivalent d'un régime végan, ou végétalien).

Figure 4. Part des personnes déclarant ne jamais consommer de différents produits animaux



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Si le niveau constaté dans les déclarations de pratiques de consommation est plus faible que celui dans les identités auto-déclarées, c'est avant tout parce que ces identités ne se recoupent pas forcément avec les pratiques de consommation. Ce décalage a déjà été constaté dans plusieurs travaux scientifiques sur la population végétarienne, amenant même les chercheurs¹⁵ à ne pas parler d'une définition du végétarien mais de considérer comme végétariens les individus aux comportements s'inscrivant dans un continuum de l'évitement plus ou moins complet de protéines animales, et ce en fonction des types de produits exclus. A ses extrêmes, on retrouve d'une part les individus qui se considèrent végétariens mais qui consomment occasionnellement de la viande rouge ou de la volaille par exemple par manque d'alternative, et d'autre part les végans qui refusent la consommation de tout produit animal. Entre ces deux extrêmes, certains végétariens excluent uniquement la viande, d'autres excluent aussi le poisson, les œufs ou certains produits laitiers. A cette échelle de gradation on devrait ajouter des végétariens qui n'excluent qu'un type de viande, le plus souvent la viande rouge, tout en consommant de la volaille ou du poisson¹⁶. Ces individus sont parfois qualifiés de semi-végétariens, bien que cette définition soit appliquée par d'autres chercheurs aux individus qui évitent ou limitent leur consommation de viande sans y renoncer complètement, avant qu'on adopte un concept de flexitarien pour qualifier ce type de comportement.

Au-delà de ce continuum de l'évitement de produits animaux, la littérature scientifique constate que certains répondants s'identifiant comme végétariens déclarent par ailleurs un niveau de consommation de viande qui ne correspond pas à la définition générale d'un végétarien. Ainsi, selon

¹⁵ Beardsworth A., Keil T., "The Vegetarian Option: Varieties, Conversions, Motives and Careers", *The Sociological Review*, 1992, Volume 40 Issue 2, pp. 253–293.

¹⁶ A noter ici que le choix de manger ou pas du poisson n'est pas analysé dans cette note de manière détaillée, en raison du caractère exploratoire de l'étude qui ne permet pas d'approfondir cette question complexe. En effet, même si l'exclusion de produits de la mer fait partie de la définition classique du végétarisme, c'est l'attitude à l'égard de la viande qui semble centrale, alors que le poisson est plus rarement mentionné dans les critiques de l'élevage ou encore dans les considérations santé, le poisson ayant encore souvent une image d'un aliment sain. Cette perception plus nuancée des produits aquatiques peut amener certains végétariens à s'autoriser la consommation de produits aquatiques. Ces choix, s'opérant au niveau individuel, pourraient être mieux appréhendés par des analyses qualitatives.

les analyses de Gossard et York (2003) basées sur un échantillon représentatif des Américains, les végétariens auto-déclarés consomment en moyenne 83,3 g de viande par jour, soit presque 40% de la ration rapportée par les « omnivores »¹⁷. Dans l'enquête réalisée en Finlande en 2000 et analysée par Vinnari et al. (2012), cette consommation moyenne chez des auto-déclarants végétariens représente même 58% de celle des omnivores (103 g vs 175 g, respectivement)¹⁸. De même, dans deux études américaines sur des échantillons d'ampleur (10 000 et 20 000 individus) réalisées en 2000 et en 2002, entre 60% et 67% des déclarants végétariens ont consommé de la viande ou du poisson la veille de l'interrogation¹⁹. Ce type d'incohérence est expliqué notamment par la possibilité que les répondants assimilent le végétarisme à la « réticence » plutôt qu'au « refus » de manger de la viande. Selon d'autres chercheurs²⁰, les cas d'incohérence pourraient résulter de la méconnaissance du terme, ou même de la confusion avec la consommation des légumes, notamment chez certaines populations, âgées ou peu diplômées.

Dans notre étude, ce décalage entre les identités et les pratiques est également visible. La population des végétariens/végétaliens/végans auto-déclarés contient une part non négligeable de personnes qui disent par ailleurs consommer de la viande, parfois même très régulièrement. Sur 100 végétariens auto-déclarés, seuls 42% ne consomment jamais de viande et 34% ne consomment jamais ni viande ni poisson. 8% consomment occasionnellement de la viande (moins d'une fois par semaine), 51% en consomment au moins une fois par semaine, et 16% déclarent consommer tous les jours au moins un type de viande²¹. Certains répondants déclarent ainsi à la fois une identité végétarienne et des pratiques qui ne répondent pas à la définition généralement admise du comportement végétarien, sans qu'on puisse déterminer si ces incohérences sont dictées par la volonté de revendiquer une appartenance à une communauté valorisée socialement ou médiatiquement, ou si elles résultent de simples contradictions inhérentes à l'outil de sondage auto-administré par Internet. De même, certains répondants peuvent se considérer comme végétarien tout en consommant certains produits carnés qu'ils n'assimilent pas forcément dans leur esprit à la viande (comme les plats préparés à base de viande ou encore la charcuterie) ; pour ces répondants, la problématique de la consommation de viande ne concernerait « que » la « viande rouge ». Enfin, les décalages entre les valeurs et les pratiques ont été expliqués par de nombreux sociologues et s'observent dans de nombreux champs comme les pratiques écologiques²². Selon Dubuisson-Quellier et al, les individus ont leur propre définition de leur identité qui s'inscrit différemment selon le contexte des pratiques. On peut se déclarer végétarien et ne l'être que dans certaines circonstances, chez soi par exemple et ne plus l'être quand on partage un repas.

¹⁷ Pour la revue des écarts entre les identités déclarées et les pratiques de consommation, voir H. Rothgerber, « A comparison of attitudes toward meat and animals among strict and semi-vegetarians », *Appetite*, 2014 Jan;72, pp. 98-105.

¹⁸ Vinnari et al., "Identifying vegetarians and their food consumption according to self-identification and operationalized definition in Finland", *Public Health Nutrition*, 2009 Apr, 12(4), pp. 481-8.

¹⁹ Cf. H. Rothgerber, « A comparison of attitudes toward meat and animals among strict and semi-vegetarians », op.cit.

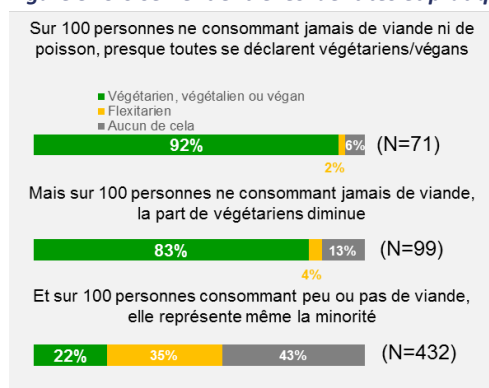
²⁰ Vinnari et al., op.cit.

²¹ Y sont inclus les plats préparés contenant de la viande.

²² Bourdieu, P. (1972). Esquisse d'une théorie de la pratique: précédée de Trois études d'ethnologie kabyle ; Dubuisson-Quellier, S., & Gojard, S. (2016). Why are Food Practices not (More) Environmentally Friendly in France? The role of collective standards and symbolic boundaries in food practices. *Environmental Policy and Governance*, 26(2), pp. 89-100, Sessego et Hébel (2019) . Consommation durable : l'engagement de façade des classes supérieures. Lettre Consommation et Modes de Vie CRÉDOC.

Le fait de se déclarer « végétarien » ou « végan » ne s'accompagne pas toujours de l'exclusion totale de la viande, et à l'inverse, la non-consommation (ou la faible consommation) de viande n'est pas uniquement l'apanage de végétariens ou de végétariens déclarés. Certes, c'est le cas de presque tous ceux qui ne consomment ni de viande ni de poisson : 92% d'entre eux se déclarent végétarien, végétalien ou végan. Mais dans la population, plus large, des non consommateurs de viande (qu'ils consomment ou pas du poisson) seuls 83% se considèrent végétariens, végétaliens ou végétariens. Et dans la population de ceux qui consomment peu ou pas de viande (12% de la population des 4 pays), ces déclarants végétariens sont même une minorité (22%, contre 35% qui se déclarent flexitariens et 43% qui ne se déclarent ni l'un ni l'autre).

Figure 5. Croisement entre les identités et pratiques de consommation de viande déclarées



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Le taux de végétariens constaté dans cette enquête montre un caractère encore marginal du phénomène qui rend difficile la mesure de sa progression réelle à l'échelle européenne, faute d'enquête d'ampleur. Alors que de nombreuses données circulent dans les médias, le nombre de végétariens peut varier d'une enquête à l'autre pour le même pays, et peut paraître surestimé en comparaison avec des résultats d'enquêtes réalisées sur des échantillons plus robustes. Ainsi, on pourrait opposer le taux supérieur à 10% au Royaume-Uni mentionné dans le sondage d'OpinionWay pour TerraEco de 2016, au niveau de 3,2% (4,2% si on y inclut les végétariens) de l'enquête Ipsos MORI réalisée sur 10 000 répondants en face-à-face pour la Vegan Society la même année. Les exemples du suivi systématique d'évolution du phénomène à l'échelle européenne sont très rares. En Italie, l'institut Eurispes mesure le taux de végétarisme et de végétarisme depuis 2014 dans le cadre d'une enquête globale multi-sujets, et constate que ce taux fluctue selon les années entre 7% et 8% (pour le total des végétariens et végétariens), sans afficher une réelle tendance à la hausse²³. La comparaison dans le temps long (sur 10, 20 ou 30 dernières années) peut aussi être un exercice complexe pour des raisons d'évolution des définitions et l'émergence de nouveaux concepts, comme le flexitarisme ou le végétarisme, distingué dans les enquêtes depuis peu.

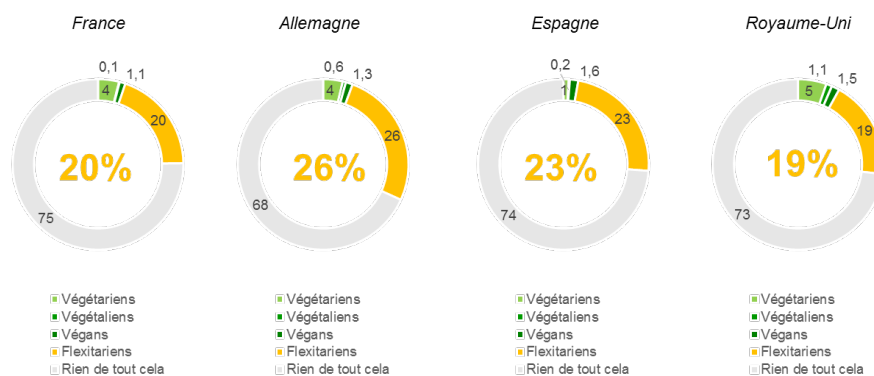
Par ailleurs, aucun dispositif d'enquête multi-pays sur les échantillons représentatifs des populations nationales n'a été identifié à ce stade à l'échelle européenne. La comparaison dans le temps ou entre les pays peut donc se faire uniquement sur la base d'un recensement des enquêtes ad

²³ Cette fluctuation les amène même à penser à un caractère transitoire du régime, ou à l'alternance entre les périodes de végétarisme, végétarisme et/ou omnivorisme dans les populations concernées. Source : http://www.cnos-fap.it/sites/default/files/rapporti/eurispes_sintesi_rapporto_italia_2018.pdf, accès le 24/05/2019.

hoc réalisées dans différents pays. Or les variations méthodologiques de tout genre viennent empêcher une telle comparaison : le mode de recueil, le type et la taille de l'échantillon, la définition du végétarien, le périmètre des produits évincés, l'usage ou le commanditaire de l'étude sont autant de variables qu'il importe de prendre en compte avant de retracer l'évolution du taux de végétariens ou le comparer entre les pays.

Si la marginalité du phénomène empêche la mesure de sa progression, on remarquera que le végétarisme s'inscrit dans une tendance plus large de baisse de consommation de viande de ces dernières années. Cette baisse de consommation est perceptible aussi bien dans les déclarations des répondants que dans des statistiques établies sur la base de carnets de consommation²⁴. Dans notre enquête, 50% des Français, 42% des Allemands, 41% des Espagnols et 36% des Britanniques déclarent avoir réduit leur consommation de viande par rapport à 2017. Cette tendance générale à la réduction de la consommation de viande est accompagnée de l'apparition d'un nouveau concept, le flexitarisme. Forgé par le journaliste américain Mark Bittman dans les années 1990, le terme se réfère aux individus qui cherchent à consommer le moins de viande possible, sans pour autant l'exclure complètement de leur régime. Le terme reste peu précis, et varie selon les contextes culturels. Aux Etats-Unis il désigne un végétarien faisant des écarts, en France un omnivore ayant la volonté (et non l'obligation, par exemple pour des raisons économiques ou de prescription médicale) de réduire sa consommation de viande. Dans le concept on peut trouver donc, alternativement ou conjointement, la notion de fréquence de consommation, de dynamique de réduction, ou encore des motivations (réduction non forcée, dictée essentiellement par des raisons non-économiques). Dans notre enquête, le « flexitarien » est défini comme un individu limitant sa consommation de viande pour des raisons autres que financières, sans être exclusivement végétarien. Sur la base de cette définition, au moins un répondant sur cinq se dit flexitarien dans les quatre pays étudiés.

Figure 6. Taux de flexitariens dans la population de chaque pays, avec le rappel des taux de végétariens/végétaliens et végans



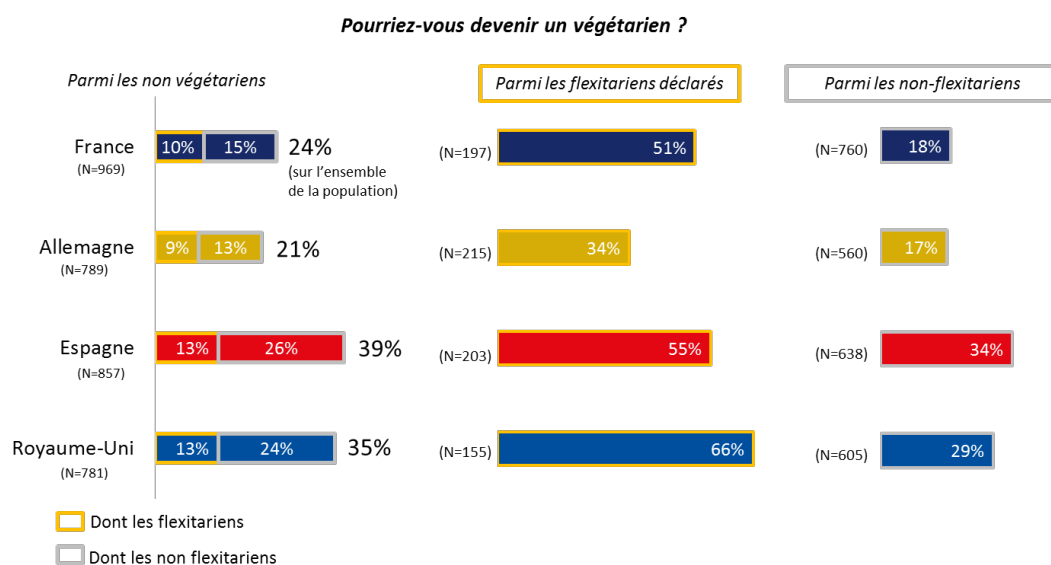
Etes-vous ? (les définitions sont proposées)
 En % - Base : tous les individus (N= 1009 en France, N=865 en Espagne, N=820 en Allemagne, N=826 au Royaume-Uni)

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

²⁴ En France, le CREDOC avance le chiffre de -12% en quantité entre 2007 et 2016 (apport journalier moyen). AU Royaume-Uni, l'enquête National Diet and Nutrition Survey (NDNS), constate une baisse de -7% chez les adultes âgés de 19-64 ans, et -6% chez les enfants de 4 à 10 ans (apport journalier médian), entre la vague 2008/09 et 2015/16.

Par ailleurs, une part égale ou supérieure des individus montre un intérêt pour le végétarisme : 21% des Allemands, 24% des Français, 35% des Britanniques et 39% des Espagnols déclarent qu'ils pourraient devenir végétariens. Cette « appétence » est de manière logique plus marquée parmi les individus qui se déclarent flexitariens. Néanmoins, un flexitarien sur deux en moyenne (tous pays confondus) rejette cette possibilité. Ce taux atteint même deux tiers en Allemagne (66% des flexitariens allemands déclarant qu'ils ne pourraient pas devenir végétariens).

Figure 7. Taux de l'appétence/intérêt pour le végétarisme (base individus ne se déclarant pas végétarien ; données recalculées sur l'ensemble de la population entre parenthèses)



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Pour évaluer la progression du phénomène végétarien en France, le CREDOC a comparé les résultats de deux vagues de son enquête « Tendances de consommation », réalisées par téléphone à vingt ans d'intervalle (en 1998 et 2018). La part des Français qui se déclarent végétariens a progressé sur cette période, de 0,7% à 3,2%, sachant qu'en 2018 le taux regroupe les végétariens, végans et végétaliens sur lesquels la question porte explicitement, alors qu'en 1999, la question se focalisait uniquement sur les végétariens, sans qu'on sache si les personnes appartenant à ces autres courants s'identifiaient dans la dénomination « végétarien ». En termes de pratiques, la part de ceux qui déclarent ne jamais consommer de produits carnés est très marginale (1%) et ne progresse pas sur 20 ans.

En plus de 3% des végétariens, végans et végétaliens auto-déclarés, l'enquête téléphonique du CREDOC de 2018 évalue la part des Français qui se considèrent flexitariens à 28%. Le terme n'ayant pas existé en 1998, il est impossible de connaître la part de ceux qui se seraient identifiés comme tels en 1999. On constate néanmoins qu'en parallèle, la part des végétariens potentiels diminue : en 1999, 35% des Français déclaraient qu'ils pourraient devenir végétariens, ils ne sont que 21% en 2018. Cette moindre appétence, qui peut interpeller face à la progression du végétarisme, serait-elle l'effet d'émergence d'une nouvelle manière de remise en cause de la consommation de viande, à savoir le flexitarisme ?

Qui sont les végétariens et flexitariens ? Quelles différences et similitudes entre les profils ?

Selon les résultats de notre enquête, globalement à l'échelle de 4 pays, le végétarien/végan auto-déclaré est jeune, cadre et urbain. 11% des répondants âgés entre 18 et 34 ans se considèrent végétarien, végétalien ou végan, contre 5,6% en moyenne pour l'ensemble de la population²⁵. De même, les cadres et les « autres inactifs » (soit probablement majoritairement les étudiants/élèves) revendiquent pour 9% d'entre eux cette identité végétarienne. Les végétariens sont également plus nombreux parmi les habitants de grandes agglomérations.

Tab.1. Taux des végétariens/végétaliens/végans selon l'âge et la catégorie socio-professionnelle du répondant (Base : tous les individus dans 4 pays (N= 3520))

Age	% de végétariens/ végétaliens/ végans	Catégorie socio-professionnelle	% de végétariens/ végétaliens/ végans
18-24	12%	Agriculteur exploitant, Artisan, commerçant, chef d'entreprise	8%
25-34	11%	Cadre, profession libérale, profession intellectuelle supérieure	9%
35-44	6%	Profession intermédiaire	5%
45-54	5%	Employé	5%
55-64	2%	Ouvrier	4%
65 ans +	2%	Autres inactifs	9%

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Dans la récente étude des chercheurs français à partir de l'enquête Nutrinet, basée sur une large cohorte de répondants (plus de 90 000) mais non représentative de la population adulte française notamment en raison d'une surreprésentation des femmes et des personnes très diplômées, les femmes, les jeunes et les diplômés de l'enseignement supérieur ont plus de chances d'être végétariens, toute chose égale par ailleurs. C'est également le cas des personnes n'ayant jamais travaillé, vivant seul(e) sans enfants et aux revenus bas.

De nombreuses autres études ont constaté une surreprésentation des femmes dans le taux de végétarisme, dans le rapport à la viande ou encore dans le souci pour le bien-être animal. Il est par ailleurs intéressant de noter que les femmes sont fréquemment surreprésentées parmi les participants des enquêtes qualitatives ou dans certains travaux académiques, basés sur les échantillons de volontaires ou d'adhérents aux associations végétariennes ou de protection des animaux et qui ne visent pas la répartition représentative de genre parmi les répondants.

En contradiction avec ces constats des études antérieures, les résultats de l'enquête FranceAgriMer-OCHA-CREDOC ne montrent pas de surreprésentation des femmes parmi les végétariens auto-déclarés. Elles sont en revanche plus nombreuses que les hommes à déclarer ne pas

²⁵ En Espagne le végétarien est particulièrement jeune : les végétariens sont surreprésentés parmi les 18-24 ans, alors que dans les trois autres pays cette surreprésentation est aussi présente parmi les 25-34 ans.

consommer de produits d'origine animale : 4% des femmes (contre 2% des hommes) ne mangent jamais de viande, 3% des femmes et seulement 1% des hommes ne mangent jamais de viande ni de poisson, et 14% des femmes, contre 10% des hommes, mangent peu ou pas de viande. De plus, elles sont surreprésentées parmi les flexitariens auto-déclarés (25% vs 19% chez les hommes) ou encore parmi les végétariens potentiels (34% des femmes et 25% des hommes).

Le niveau de diplôme de l'individu, qui ne semble pas être le critère différenciant dans l'ensemble des pays en ce qui concerne l'identification au végétarisme (comme mentionné plus haut), l'est en ce qui concerne le flexitarisme (25% des diplômés du bac ou plus, contre 18% de ceux n'ont pas de bac) et le végétarisme potentiel (33% des diplômés du bac ou plus pourraient devenir végétarien, contre 23% de ceux sans bac). Les similitudes entre les profils d'un flexitarien et d'un végétarien potentiel s'arrêtent là. Un végétarien potentiel, de la même manière que le végétarien auto-déclaré « actuel », est plus jeune que l'ensemble de la population : 44% des 18-24 ans et 37% des 25-34 ans disent qu'ils pourraient devenir végétariens, une possibilité envisagée par 29% des répondants des 4 pays au global. Ces différences entre les classes d'âge (qui pourraient relever d'un effet d'âge, de cycle de vie ou d'un effet de génération) sont absentes chez les flexitariens (cf. tableau ci-dessous). Enfin, on remarquera que les flexitariens sont moins nombreux parmi les ouvriers. On peut y voir un effet de leur plus faible connaissance de ce concept récent (24% déclarent en avoir entendu parler, contre 36% chez les cadres), mais peut-être encore davantage un effet de notre définition du flexitarisme qui insistait sur la motivation non financière de la réduction de consommation de viande.

Tab.2. Taux des flexitariens déclarés et des végétariens potentiels (ceux qui déclarent qu'ils pourraient devenir végétariens), selon l'âge du répondant (Base : tous les individus dans 4 pays)

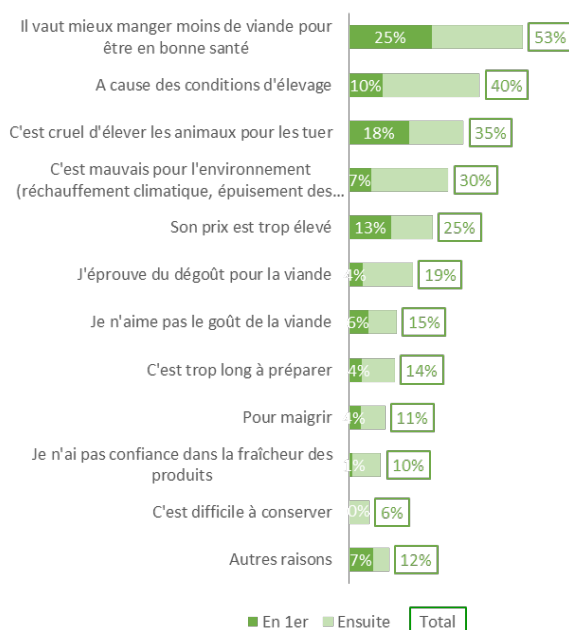
Age	18-24	25-34	35-44	45-54	55-64	65 ans +
N=	348	556	591	654	539	831
% de flexitariens	20%	24%	20%	23%	21%	24%
% des végétariens potentiels	44%	37%	30%	26%	24%	21%

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Les motivations de l'évitement de la viande : multifactorielles et variables selon le pays et le profil des répondants

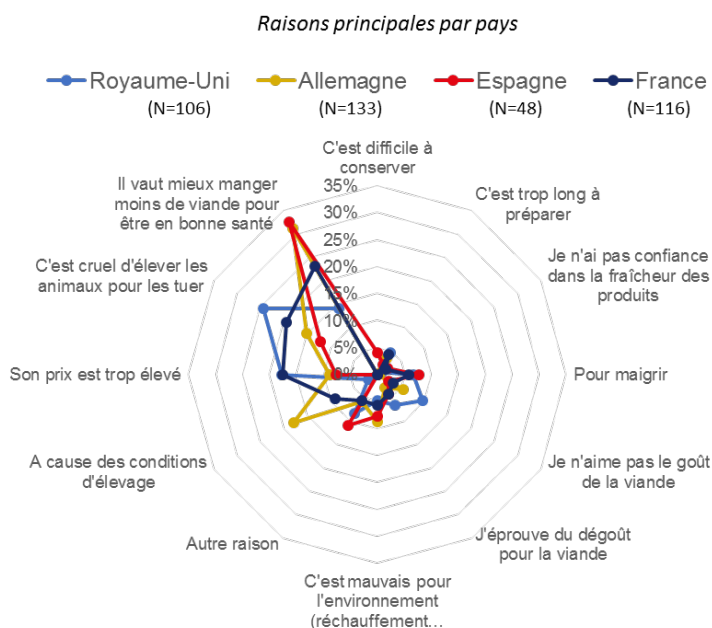
Les individus qui consomment peu ou pas de viande motivent ce comportement avant tout par les considérations de santé : 53% des répondants dans 4 pays déclarent qu'ils évitent la viande car « il vaut mieux manger moins de viande pour être en bonne santé ». 25% d'entre eux la situent même comme leur principale motivation. Elle est particulièrement répandue en Allemagne et en Espagne, où environ un tiers des répondants l'indiquent en premier. La santé est une raison importante, mais pas la seule. 40% des répondants évitent la viande en raison des conditions d'élevage, mais cette raison semble secondaire plus que primordiale (10% seulement l'indiquent en premier). C'est le principe même de « élever les animaux pour les tuer, considéré comme cruel », qui semble davantage décisif : parmi les 35% des répondants qui les mentionnent comme l'une des raisons pour lesquelles ils s'abstiennent de consommer de la viande, la moitié d'entre eux (18% au total) la citent en tant que motivation principale. La cruauté d'élever les animaux pour les tuer est particulièrement pointée du doigt par les Britanniques (24% la mentionnent comme motivation première), alors que les conditions d'élevage sont plus importantes pour les Allemands (58% les mentionnent parmi les motivations et 18% en premier lieu). Si ces différences peuvent s'expliquer par des sensibilités accrues à ces thématiques dans certains pays (comme la question de l'élevage industriel en Allemagne), ces différences peuvent aussi relever d'un simple effet de structure : les répondants à cette question se recrutent parmi ceux qui consomment peu ou pas de viande, or au sein de ce groupe, la part des végétariens et végétaliens est particulièrement importante au Royaume-Uni, alors qu'en Allemagne c'est la proportion des flexitariens qui est très élevée. Or les végétariens et végétaliens expriment davantage que les flexitariens une opposition par principe à l'idée d'élever les animaux pour les tuer (cf. aussi le tableau 3 à la page 24, plus bas).

Figure 8. Les motivations de la faible consommation ou de la non-consommation de viande (cumul des 4 pays)



Pour quelles raisons, mangez-vous peu ou pas de viande ?
 - En % - Base : individus consommant pas/peu de viande (N=432)
 Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Figure 9. Principales motivations de la faible consommation ou de la non-consommation de viande par pays



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

La question de l'impact de l'élevage sur l'environnement, une motivation souvent mise en avant par les médias, apparaît davantage comme raison secondaire de l'évitement de la viande : 30% la mentionnent, mais seuls 7% la placent en premier comme raison d'éviter la viande. Le dégoût pour la viande est cité par 19% des répondants qui consomment peu ou pas de viande, le fait de ne pas aimer le goût de la viande par 15%, la praticité par 14% (« c'est long à préparer »), et le manque de confiance dans la fraîcheur des produits par 10%.

La hiérarchie des motivations dans notre étude semble être en cohérence avec la littérature scientifique existante, qui a identifié deux grands types de motivations pour le végétarisme : des raisons éthiques (l'opposition au principe et aux conditions de l'élevage d'une part et la préoccupation de l'impact sur l'environnement d'autre part) et les considérations santé (le souci pour le bien-être général ou encore la volonté de maigrir)²⁶. Dans l'étude FAM-CREDOC, le bien-être général semble être le plus souvent l'objectif recherché, tandis que la perte de poids est une motivation peu présente, citée par 11% seulement, dont 4% en première réponse.

Enfin, notre enquête montre également qu'au-delà des motivations à proprement parler, la non (ou la faible) consommation de la viande peut être dictée par des contraintes, en particulier financières²⁷. En effet, 25% de ceux qui en consomment peu ou pas du tout le motivent entre autres par le prix trop élevé de la viande, et pour 13% c'est même la raison principale. La cherté est un facteur

²⁶ Pour le récapitulatif des travaux sur les motivations, cf. M. Ruby (2012), *Vegetarianism. A blossoming field of study*. », *Appetite*, 2012, 58, pp.141-150. Pour une analyse qualitative des motivations, voir N. Fox, K. Ward (2008), « Health, ethics and Environment : a qualitative study of vegetarian motivations » ;

²⁷ Certains travaux plus récents caractérisent les raisons de non-consommations en allant au-delà des motivations, en y considérant également les raisons « non motivationnelles », comme les contraintes ou les aversions. Cf. Rosenfeld & Burrow (2017), « Vegetarian on purpose: Understanding the motivations of plant-based dieters », *Appetite*, 2017 N° 116, pp.456-463.

particulièrement prégnant au Royaume-Uni et en France, où près d'un tiers des répondants la citent, et 18% la placent en premier.

Les motivations sont certes multiples, mais les moyennes globales cachent des différences non seulement selon le pays, mais aussi selon le profil du répondant. Si la santé est la raison citée le plus souvent, elle est surtout mentionnée par les flexitariens, plutôt que les végétariens eux-mêmes. Elle semble être un marqueur des flexitariens dont 69% la citent (contre 53% des répondants au global), et dont un tiers la place en tête de leur motivation. A l'inverse, les végétariens/végans déclarés ne sont que 26% à la mentionner, et la majorité d'entre eux la font en 3^e réponse. La santé est ainsi seulement la 5^e raison la plus citée par les enquêtés, bien derrière les problématiques éthiques (cf. le tableau ci-dessous). En effet, les trois quarts des végétariens évoquent la cruauté du principe de l'élevage, et la moitié (49%) l'indique même en premier. A cela s'ajoute, en second plan, la mise en cause des conditions d'élevage, citées parmi les motivations par 53% des végétariens/végans, mais seulement par 12% en premier. Chez les flexitariens, à l'inverse c'est l'appréciation négative de conditions d'élevage qui semble davantage les motiver (55% les mentionnent, contre 31% évoquant la cruauté du principe de l'élevage). En ce qui concerne les arguments environnementaux, ils sont souvent revendiqués par les uns comme par les autres (44% des végétariens et 33% des flexitariens les citent) sans être primordiaux.

Tab.3. Les motivations de la faible consommation ou de la non-consommation de viande chez les végétariens (dont végétaliens et végans) et flexitariens déclarés

	Végétariens déclarés consommant peu ou pas de viande (n=97)				Flexitariens déclarés consommant peu ou pas de viande (n=152)			
	en 1 ^{er}	en 2 ^{ème}	en 3 ^{ème}	Total	en 1 ^{er}	en 2 ^{ème}	en 3 ^{ème}	Total
C'est cruel d'élever les animaux pour les tuer	49%	16%	9%	74%				
A cause des conditions d'élevage	12%	29%	12%	53%				
J'éprouve du dégoût pour la viande	10%	19%	16%	45%				
C'est mauvais pour l'environnement	8%	18%	18%	44%				
Il vaut mieux manger moins de viande pour être en bonne santé	3%	2%	21%	26%	33%	17%	18%	69%
Je n'aime pas le goût de la viande	8%	3%	5%	16%	17%	22%	16%	55%
Pour maigrir	1%	5%	1%	7%				
Son prix est trop élevé	1%	2%	4%	7%				
Je n'ai pas confiance dans la fraîcheur des produits	1%	1%	1%	3%	11%	13%	8%	33%
C'est difficile à conserver	0%	0%	1%	1%	12%	9%	11%	31%
C'est trop long à préparer	0%	1%	0%	1%	6%	8%	4%	19%
Autre raison	6%	3%	3%	12%	3%	9%	3%	16%
					5%	5%	3%	12%
					4%	2%	6%	12%
					3%	2%	6%	11%
					1%	4%	3%	8%
					0%	1%	1%	3%
					5%	2%	3%	9%

Pour quelles raisons, mangez-vous peu ou pas de viande ?

- En % - Base : individus consommant pas/peu de viande (tous pays confondus, bases entre parenthèses)

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Les végétariens semblent donc motivés avant tout par les considérations d'ordre éthique, et notamment la critique du principe d'élever les animaux pour les tuer, alors que les flexitariens seraient plus sensibles aux aspects de santé et aux conditions d'élevage, compatibles avec l'optique de « manger moins, mais mieux ». Cette différence de motivations, où l'échelle de rejet normatif de l'élevage se reflète dans le degré d'éviction des produits carnés, est bien documentée dans la littérature académique²⁸. De même, la dichotomie entre rejet par principe motivé par le souci de

²⁸ Pour une étude quantitative des différences entre les végétariens motivés par la santé et par l'éthique, voir Hoffman et al, « Differences between health and ethical vegetarians. Strength of conviction, nutrition

l'autre (animal, environnement) et le souci de son propre bien-être (considération de santé) mène logiquement à des mécaniques de changement de régime différentes : dans le premier cas, l'exclusion se fait souvent de manière instantanée, alors que dans l'autre elle passe par une réduction progressive, sans doute en lien aussi avec la volonté d'éviter des carences²⁹.

On remarquera également que le dégoût pour la viande est une motivation importante chez les végétariens/végans déclarés, dont 45% le mentionnent parmi les raisons de la non-consommation de viande. Ce dégoût est nettement moins présent chez les flexitariens (16% le citent). Les travaux académiques associent d'ailleurs le dégoût de la viande avec le végétarisme motivé par les arguments d'ordre éthique (et non celui motivé par les considérations de santé)³⁰, l'aversion pour la viande se développant à la suite de l'opposition idéologique à la consommation de produits carnés³¹ et contribuant au maintien du régime dans le temps³².

Les différences en termes de motivations ne sont pas uniquement liées à l'identité déclarée (végétarienne ou flexitarienne), mais existent également selon les critères sociodémographiques. Ainsi, la santé est surtout mentionnée par les seniors : 35% des 55-64 ans et 37% des 65 ans ou plus indiquent qu'ils consomment peu ou pas de viande avant tout parce qu'il vaut mieux manger moins de viande pour être en bonne santé. Pour rappel, au global, toutes les tranches d'âge confondues, la santé est la première motivation pour 25% des répondants concernés par l'évitement de la viande.

A l'inverse, les plus jeunes motivent leur refus de consommer de la viande par des raisons éthiques : 27% des 18-34 ans le font surtout parce que « c'est cruel d'élever les animaux pour les tuer » (contre 18% au global, tous âges confondus). Cette spécificité, qui peut paraître comme un marqueur générationnel, va également de pair avec le fait que les jeunes ont davantage tendance à se déclarer végétarien/végan, alors qu'ils ne sont pas surreprésentés parmi les flexitariens, motivés plus par l'impact sur leur propre santé que par l'éthique, comme vu plus haut.

Dans le même sens, 13% des 18-24 ans et 10% des 25-34 ans motivent leur (non) consommation de viande par un autre argument de nature éthique, ou politique, à savoir l'impact négatif sur l'environnement, alors que ce n'est le cas que de 5% des 65 ans ou plus. Enfin, les jeunes sont aussi les plus nombreux à citer le dégoût de la viande (10% des 18-24 ans, 8% des 25-34 ans, contre 4% des 35-54 ans et moins de 2% chez les 55 ans ou plus). De manière assez intéressante, ils sont également ceux qui aiment le moins la viande : 14% des 25-34 ans déclarent éviter la viande surtout parce qu'ils n'aiment pas son goût, contre 6% au global tous âges confondus. Au total, 21% des 18-34 ans évoquent cet argument parmi leurs motivations, contre seulement 12% des 35 ans ou plus. Ces chiffres, cumulés avec l'aversion pour la viande, semblent suggérer un certain changement dans la perception de la viande elle-même, en cours dans les plus jeunes générations actuelles, et le déclin de l'image valorisée de la viande associée à la consommation de plaisir.

knowledge, dietary restriction, and duration of adherence", *Appetite*, 2013, n° 65, pp. 139-44. On pourrait en effet y voir le parallèle avec nos populations des végétariens et flexitariens.

²⁹ La littérature sur les stratégies d'adoption du régime selon les motivations est listée par S. Mathieu et G. Dorard dans leur revue de littérature sur le végétarisme « Végétarisme, végétalisme, véganisme : aspects motivationnels et psychologiques associés à l'alimentation sélective », *La Presse Médicale*, 2016.

³⁰ Rozin et al. 1997, Hamilton 2006.

³¹ Mathieu et Dorard 2016, op.cit.

³² Rozin et al. 1997.

Tab.4. Les motivations de la faible consommation ou de la non-consommation de viande par sexe et âge du répondant (tous les pays confondus, % des premières réponses)

	Homme (n=170)	Femme (n=262)	18-24 ans (48)	25-34 ans (63)	35-44 ans (74)	45-54 ans (80)	55-64 ans (57)	65 et + (111)
Il vaut mieux manger moins de viande pour être en bonne santé	31%	21%	10%	11%	30%	17%	35%	37%
A cause des conditions d'élevage	6%	13%	10%	13%	12%	11%	2%	11%
C'est cruel d'élever les animaux pour les tuer	16%	20%	27%	27%	18%	17%	19%	11%
C'est mauvais pour l'environnement	5%	8%	13%	10%	3%	9%	4%	5%
Son prix est trop élevé	14%	12%	1%	12%	13%	20%	19%	10%
J'éprouve du dégoût pour la viande	3%	5%	10%	8%	4%	4%	2%	1%
Je n'aime pas le goût de la viande	3%	8%	9%	14%	5%	6%	0%	4%
C'est trop long à préparer	5%	3%	9%	2%	7%	3%	3%	2%
Pour maigrir	5%	3%	6%	4%	2%	3%	0%	6%
Je n'ai pas confiance dans la fraîcheur des produits	1%	1%	0%	0%	1%	2%	3%	1%
C'est difficile à conserver	0%	0%	0%	0%	0%	1%	0%	1%
Autre raison	9%	7%	4%	0%	4%	8%	13%	12%

Pour quelles raisons, mangez-vous peu ou pas de viande ? – En 1er

- En % - Base : individus consommant pas/peu de viande (tous pays confondus, bases entre parenthèses)

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Les motivations peuvent également varier selon le capital social (économique ou culturel) des individus. Ainsi, les arguments environnementaux trouvent un écho particulièrement favorable chez les personnes diplômées de l'enseignement supérieur (11% les mentionnent en première réponse), alors que l'opposition de principe à l'élevage des animaux pour les tuer est la première raison mentionnée par les catégories socioprofessionnelles supérieures (parmi les CSP+, soit les artisans, commerçants chefs d'entreprises, cadres et professions libérales, 24% les citent en premier) ou par les inactifs autres que les retraités (donc sans doute essentiellement les étudiants, 25%). 30% des ouvriers et 20% des personnes avec un diplôme inférieur au bac motivent leur non/faible consommation avant tout par le prix élevé de la viande, montrant ainsi que pour certains la restriction en consommation de viande peut être subie plus que choisie.

Tab.5. Les motivations de la faible consommation ou de la non-consommation de viande par niveau de diplôme et catégorie socio-professionnelle du répondant (tous les pays confondus, % des premières réponses)

	Moins que le bac (n=167)	Bac (n=83)	Plus que le bac (n=182)	Artisans, Chefs d'entreprise, Cadres et prof libérales (72)	Profession intermédiaire (72)	Employé (150)	Ouvrier (85)	Autres inactifs (53)
Il vaut mieux manger moins de viande pour être en bonne santé	25%	23%	26%	24%	27%	30%	19%	21%
A cause des conditions d'élevage	8%	7%	14%	7%	14%	10%	13%	5%
C'est cruel d'élever les animaux pour les tuer	18%	17%	19%	24%	17%	17%	12%	25%
C'est mauvais pour l'environnement	3%	5%	11%	7%	5%	9%	2%	13%
Son prix est trop élevé	20%	16%	6%	5%	11%	10%	30%	7%
J'éprouve du dégoût pour la viande	4%	5%	4%	7%	1%	3%	3%	10%
Je n'aime pas le goût de la viande	4%	10%	5%	1%	9%	7%	4%	8%
C'est trop long à préparer	6%	2%	2%	3%	3%	3%	5%	5%
Pour maigrir	5%	4%	3%	7%	1%	3%	6%	2%
Je n'ai pas confiance dans la fraîcheur des produits	1%	2%	1%	2%	0%	2%	0%	0%
C'est difficile à conserver	0%	0%	0%	0%	1%	0%	1%	0%
Autre raison	5%	10%	8%	11%	11%	6%	5%	6%

Pour quelles raisons, mangez-vous peu ou pas de viande ? – En 1er

- En % - Base : individus consommant pas/peu de viande (tous pays confondus, bases entre parenthèses)

% stat. signif

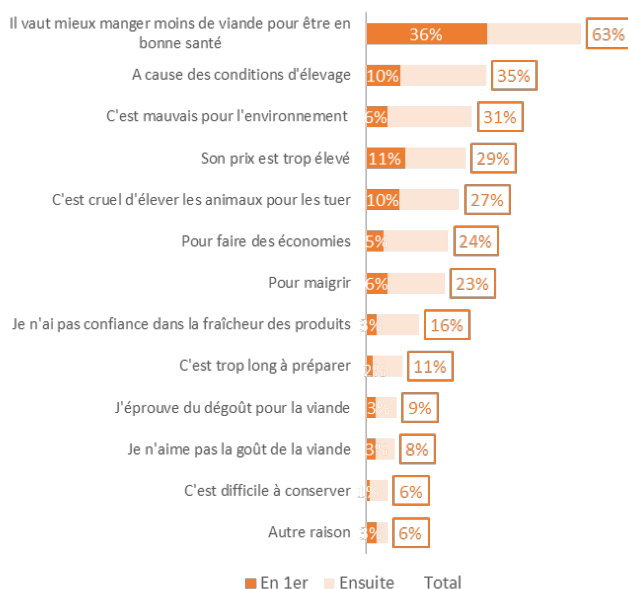
Raison la plus citée

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

La santé : une motivation pour réduire plutôt que pour exclure la consommation de viande

Si la santé est avant tout une motivation pour les flexitariens, c'est probablement parce qu'il s'agit d'une motivation pour limiter plutôt que pour supprimer complètement la viande de son menu. En plus de poser la question sur les raisons de la faible/non consommation de viande, nous avons interrogé sur leurs motivations également ceux qui déclarent avoir réduit leur consommation de viande, qu'ils se considèrent végétariens, flexitariens ou « omnivores ». Ainsi, 63% de ceux qui ont réduit leur consommation de viande par rapport à 2017 mentionnent la santé parmi leurs motivations, et 36% l'indiquent même en tant que raison principale de cette limitation. Le graphique ci-dessous montre que c'est de loin la raison principale de la réduction de la consommation : la deuxième raison la plus citée, les conditions d'élevage, est mentionnée par seulement 35% des répondants. Les considérations santé sont citées dans les mêmes proportions par les « flexitariens » et « omnivores » (38% et 37% respectivement en 1^{ère} réponse, 67% et 65% respectivement au total). C'est également la principale déterminante de la réduction de consommation de viande en Espagne : 1 Espagnol sur 2 ayant limité sa consommation l'évoque comme première raison de ce choix.

Figure 10. Les motivations de la réduction de consommation de viande par rapport à 2017 (cumul des 4 pays)



Pour quelles raisons avez-vous limité votre consommation de viande ?

- En % - Base : individus ont déclaré avoir réduit leur consommation de viande par rapport à 2017 (N=1486)

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Pendant, ceux qui ont réduit leur consommation de viande pour des raisons de santé sont moins enclins à devenir végétariens : seuls 42% disent qu'ils pourraient le devenir, contre 55% de ceux qui ne motivent pas leur réduction de consommation par les raisons de santé. Cela rejoint les résultats des recherches scientifiques mentionnées plus haut sur le lien entre motivations et type de régime adopté. Cela peut être lié à la volonté d'éviter des carences, mais aussi on pourrait y voir un effet indirect de l'âge. Les séniors justifient en effet davantage leur réduction de consommation par les considérations de santé, mais leur moindre inclinaison à franchir le pas du végétarisme pourrait très bien être motivée différemment (par exemple, par l'attachement à son régime alimentaire).

On remarquera aussi que 88% de ceux qui ont réduit leur consommation de viande pour des raisons de santé déclarent acheter des produits issus de l'agriculture biologique, contre 75% des sondés en moyenne³³. On pourrait y voir une volonté de « consommer moins mais mieux ».

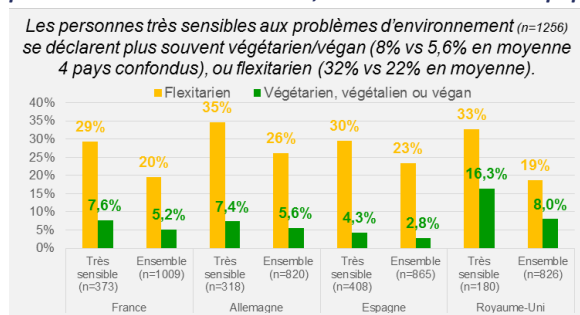
Les raisons éthiques : l'environnement est un critère médiatisé mais encore rarement déterminant

L'impact négatif de l'élevage sur l'environnement ne figure pas parmi les raisons principales de la non-consommation de viande (cf. plus haut), il arrive également loin dans la hiérarchie de raisons principales de la réduction de cette consommation. Moins d'un tiers des sondés dans les quatre pays le citent parmi les motivations et seuls 6% en premier. L'argument est davantage présent chez les Allemands : 41% d'entre eux justifient la réduction de la consommation entre autres par le souci de l'impact sur l'environnement, contre 29% en France, 27% en Espagne et 22% au Royaume-Uni. Mais même en Allemagne, il ne s'agit pas d'une raison primordiale : seuls 9% citent l'environnement en premier.

Les jeunes générations y sont également plus réceptives que leurs aînés : 43% des 18-24 ans citent l'impact environnemental de l'élevage parmi les raisons qui les incitent à consommer peu ou pas du tout de viande (pour 13%, c'est la raison principale). On peut y voir l'effet de la prise de conscience des menaces pesant sur l'environnement qui gagne en ampleur au cours de dernières années, ainsi que la sensibilité des plus jeunes à l'égard de ces enjeux écologiques qui les concernent le plus en tant que générations d'avenir.

Même si l'argument n'est pas toujours cité explicitement, la sensibilité environnementale semble toutefois étroitement liée à l'identité végétarienne et flexitarienne (déclarée), et ceci dans les quatre pays, comme le montre le graphique ci-dessous. Ce lien est particulièrement marqué au Royaume-Uni, où 33% des personnes très sensibles aux problèmes de l'environnement se déclarent flexitariens (contre 19% à l'échelle de l'ensemble des Britanniques) et 16% d'entre elles se déclarent végétariennes (contre 8% des Britanniques au total). La propension des personnes sensibles à l'environnement à se considérer comme végétarien ou flexitarien (ou inversement, la sensibilité des végétariens ou flexitariens aux problèmes de l'environnement, sachant qu'on ne sait pas déterminer le sens de la causalité entre les deux attitudes) est moins flagrante dans les autres pays, mais existe néanmoins.

Figure 11. La part des végétariens (dont végétaliens ou végans) et des flexitariens parmi les personnes très sensibles aux problèmes de l'environnement, et dans l'ensemble de population (au global et par pays)



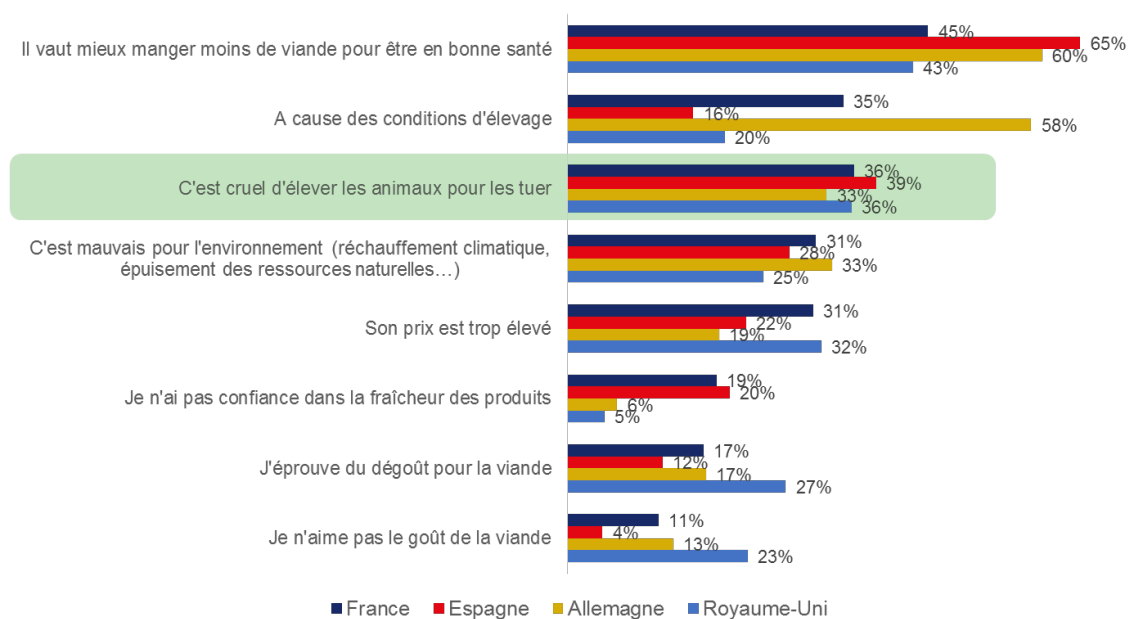
Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

³³ Tous types de produits confondus, à toutes les fréquences d'achat (<> jamais).

Le bien-être animal : une constante dans les préoccupations végétariennes, et possiblement un marqueur d'une nouvelle époque

Alors qu'elle est un argument inhérent et structurant du courant végétarien, l'idée selon laquelle « il est cruel d'élever les animaux pour les tuer » n'est pas la raison la plus citée dans notre enquête. Ce constat paradoxal tient au fait que nous interrogeons les motivations de ceux qui évitent, au sens large du terme, la viande : ils peuvent en consommer peu ou pas du tout. Ces premiers sont d'ailleurs plus nombreux que les personnes qui ont exclu complètement la viande de leurs assiettes. Il n'en reste pas moins que les végétariens auto-déclarés (contrairement aux flexitariens), se réfèrent très majoritairement à l'argument moral rejetant la consommation des animaux par principe. De même, en comparant entre les 4 pays, la part de ceux qui s'y réfèrent est très proche d'un pays à l'autre (entre 33% et 39% le citent dans les quatre pays), suggérant que même si cette préoccupation n'est pas majoritaire, elle trouve systématiquement écho dans une partie de la population de chacun des pays. L'enjeu environnemental semble avoir le même effet (possiblement) structurant dans la mesure où il est présent dans les mêmes proportions dans les quatre pays étudiés, alors que les autres problématiques sont plus spécifiques à chacun de pays (l'élevage en Allemagne, la santé en Espagne, le prix en France ou le dégoût au Royaume-Uni).

Figure 12. Les motivations de la faible consommation ou de la non-consommation de viande par pays (total des citations)



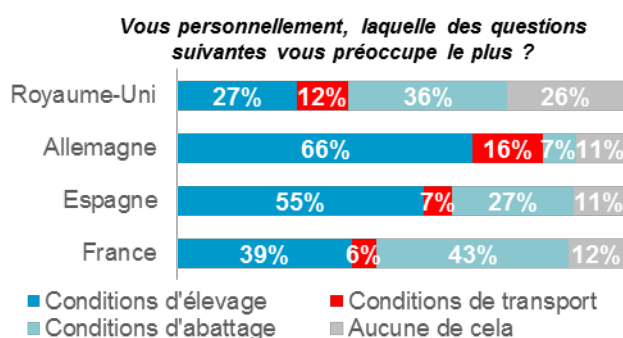
Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

La diffusion des arguments contre l'élevage, notamment industriel, renvoie à la montée en puissance de la problématique du bien-être animal qui apparaît aujourd'hui comme une revendication bien connue et soutenue par l'opinion publique européenne. Ainsi, dans l'enquête « Tendances de consommation » du CREDOC réalisée en 2018, 94% des Français déclarent avoir entendu parler des problèmes posés par les conditions d'élevage. Il y a 20 ans, cette conscience était déjà bien présente, mais pas aussi généralisée (81%). L'impact de la médiatisation des actions récentes des associations de défense de droits des animaux notamment dans les abattoirs, ainsi que par les reportages sur le traitement des animaux dans certaines exploitations agricoles, pourrait expliquer l'évolution des sujets

de préoccupation : alors qu'en 1998, 43% des Français « se préoccupaient le plus » des conditions d'élevage et 32% des conditions de transport, en 2018 la préoccupation la plus répandue concerne les conditions d'abattage (44%, contre 17% seulement en 1999) avant les conditions d'élevage (39%).

Cette prise de conscience du bien-être des animaux d'élevage n'est pas spécifique à la France, mais est bien présente dans les 3 autres pays étudiés. Ainsi, dans notre enquête online, 84% des Français, 84% des Allemands, 74% des Espagnols et 39% des Britanniques déclarent avoir entendu parler des débats sur les conditions d'élevage des animaux. En Allemagne et en Espagne, la question qui préoccupe le plus sont les conditions d'élevage (66% des Allemands et 55% des Espagnols, cf. le graphique ci-dessous), alors qu'au Royaume-Uni et en France cette préoccupation, certes présente, est moins citée que les conditions d'abattage.

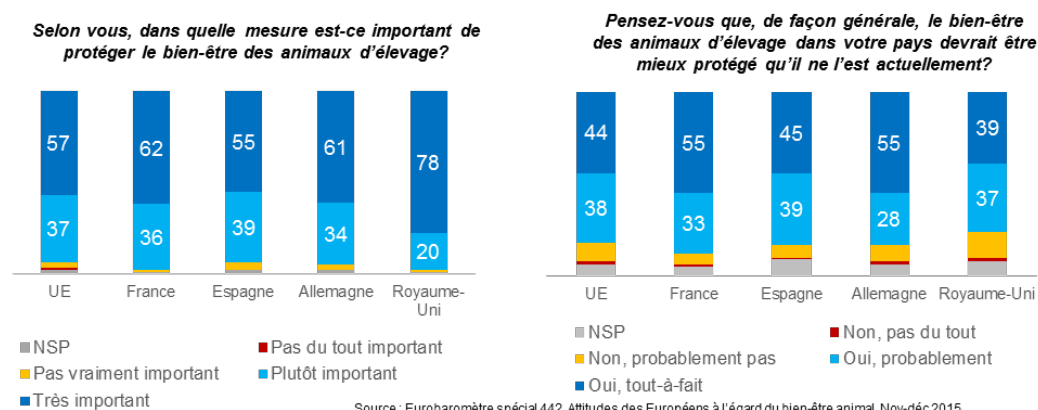
Figure 13. Les préoccupations principales en matière de production animale, par pays (base ensemble des répondants)



Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

Qu'elle soit focalisée sur les conditions d'élevage ou d'abattage, la question du bien-être animal est devenue un sujet consensuel dans l'opinion publique européenne. L'enquête d'Eurobaromètre, réalisée pour la Commission européenne en novembre-décembre 2015, montre un soutien sans faille des citoyens européens à l'idée de protéger les animaux : 94% des répondants à l'échelle de l'Union européenne considèrent important de protéger le bien-être des animaux d'élevage, dont 57% le jugent même très important. Les Européens attendent également une amélioration en la matière : 82% estiment que le bien-être des animaux d'élevage devrait être mieux protégé dans leur pays qu'il ne l'est actuellement, dont 44% sont « tout-à-fait » d'accord avec cette affirmation. Ce taux atteint 55% en Allemagne et en France, comme le montre le graphique ci-dessous.

Figure 14. L'importance de la protection du bien-être animal mesurée pour la population européenne



Source : Eurobaromètre spécial 442, Attitudes des Européens à l'égard du bien-être animal, Nov-déc 2015

Le bien-être animal, et par extension les conditions d'élevage, sont au cœur des motivations qui poussent des individus à éviter de consommer de la viande (pour rappel, 40% les citent, soit la 2^e raison la plus citée après les considérations de santé). Elles apparaissent notamment en tant qu'un des moteurs du flexitarisme : un flexitarien déclaré sur deux évoque les conditions d'élevage parmi les raisons qui le poussent à consommer peu de viande. Par ailleurs, les personnes qui ont entendu parler de débats sur les conditions d'élevage sont plus nombreuses à se déclarer flexitariennes (25% vs 16% de ceux qui n'en ont pas entendu parler). Il n'y a en revanche pas de lien avec le végétarisme déclaré.

Si cette motivation pousse à consommer moins de viande plutôt qu'à l'exclure complètement, il est difficile d'affirmer que ce choix serait réversible en cas d'amélioration des conditions d'élevage. La préoccupation pour les conditions d'élevage semble en effet s'apparenter ici à un rejet définitif, ou une remise en cause par principe : seul un quart des personnes qui consomment peu ou pas de viande pour cette raison serait prêt à en consommer davantage si ces conditions devenaient meilleures. Cela ne convaincrat ni les végétariens (11% seraient prêts à en consommer), ni les flexitariens (27%).

Le goût et le dégoût : une affaire générationnelle ?

La distinction entre le dégoût pour la viande et le fait de ne pas aimer son goût renvoie à la différence, établie par le psychologue de l'alimentation M. Chiva, entre le « goût pour » et le « goût de », c'est-à-dire entre les préférences apprises au cours de l'éducation alimentaire, et donc fondées sur les éléments émotionnels ou culturels, et les préférences gustatives, liées aux caractéristiques organoleptiques des aliments et à la réaction biologique des individus à ces caractéristiques. Dans cette logique, le fait de ne pas aimer la viande peut relever donc des préférences purement gustatives, alors que le dégoût de la viande repose davantage sur la relation émotionnelle, voire idéologique, à l'égard de la viande.

En effet, le dégoût comme motivation de ne pas consommer (ou en consommer peu) trouve un écho favorable surtout chez les végétariens et chez les jeunes générations. C'est avant tout une motivation pour ne pas en consommer (19% des sondés dans les quatre pays le mentionnent) plutôt qu'en réduire la quantité (9% de ceux qui ont limité leurs consommations citent le dégoût comme motif). Le lien du dégoût avec une opposition par principe confirme les constats des travaux académiques selon lesquels l'aversion pour la viande se développerait une fois que l'opposition idéologique à la consommation de viande est installée et qu'elle augmenterait même dans le temps³⁴.

Le lien avec un rejet par principe différencie le dégoût du fait de ne pas aimer le goût de la viande, plus neutre sur le plan idéologique. En effet, ce dernier est indiqué dans les proportions similaires par les flexitariens (19%) et par les végétariens (16%) comme raison d'en consommer peu ou pas du tout. Ce qui rapproche les deux notions en revanche, c'est la surreprésentation des femmes parmi les personnes qui mettent en avant ces deux raisons : 18% des femmes justifient le fait de consommer peu ou pas de viande par le fait qu'elles n'aiment pas son goût, contre 9% des hommes, et 24% citent le dégoût (contre 13% des hommes). Outre le profil féminin et jeune, on remarquera que les questions du goût et du dégoût sont mentionnées davantage par les Britanniques : 27% d'entre eux

³⁴ Cf. Mathieu et Dorard 2016, op.cit.

mentionnent le dégoût pour justifier leur faible (ou non-) consommation de viande, contre 17% des Allemands, 17% des Français et 12% des Espagnols ; de même, 23% des Britanniques, contre seulement 13% des Allemands, 11% des Français et 4% des Espagnols le justifient par le fait de ne pas en aimer le goût.

Le prix de la viande : quand l'éviction de produits carnés relève de la contrainte plutôt que du choix

Si le prix de la viande est rarement une raison principale du renoncement à la consommation de produits carnés (5^{ème} critère la faible/non consommation, avec 25% des répondants la citant et 13% en premier), il constitue une motivation importante dans la décision de limiter la consommation de viande. Les considérations financières (« le prix trop élevé » et/ou « pour faire des économies ») sont citées par 41% des personnes déclarant avoir réduit leur consommation de produits carnés. Dans 16% des cas, ces considérations sont même évoquées en tant que raison principale de la réduction. Cela fait des considérations financières le deuxième type de motifs, après la santé.

Le prix est indiqué en particulier par les « omnivores », moins sensibles à des considérations éthiques ou de santé que les végétariens et les flexitariens. 23% des « omnivores » citent les motifs financiers en 1^{er} (37% évoquent la santé) ; 53% d'entre eux évoquent les arguments économiques parmi l'ensemble des motivations, contre 65% pour la santé. De même, chez ceux qui consomment peu de viande tout en se considérant « omnivore »³⁵, le prix trop élevé de la viande arrive juste après la raison la plus évoquée, la santé (27% des « omnivores » citent le prix en premier, contre 30% pour la santé ; 46% l'évoquent au total parmi leurs motivations, contre 53% pour la santé). De manière plus surprenante, le prix est également présent, même si seulement en second plan, chez les végétariens et les flexitariens³⁶ : 12% des flexitariens auto-déclarés citent le prix parmi les raisons de leur faible consommation de viande (c'est le cas aussi de 7% des végétariens), et 28% des flexitariens (et 25% des végétariens) citent les considérations financières au sens large (prix et volonté de faire des économies) parmi leurs motifs de limiter la consommation de viande³⁷. Cela montre que le prix, même s'il n'est pas au cœur des décisions de se passer de la viande, peut être un argument auquel divers profils sont réceptifs. Il semble être une motivation particulièrement importante en France et au Royaume-Uni, les pays à plus fort taux de consommation de la viande rouge, plus chère que les viandes blanches, où plus de la moitié des répondants évoquent le prix parmi les raisons qui les ont poussés à réduire leur consommation (cf. le tableau ci-dessous). Pour 27% des Français et 22% des Britanniques, cela a été même une raison principale.

³⁵ C'est-à-dire ils ne se déclarent ni végétarien, ni végan, ni végétalien, ni flexitarien.

³⁶ Alors même que, rappelons-le, la définition d'un flexitarien fournie aux répondants excluait les motifs financiers.

³⁷ Certains travaux se sont intéressés par les économies possibles à réaliser en passant au régime sans viande, cf. J.L. Lusk et F.B. Norwood [2016], « Some vegetarians spend less money on food, others don't », *Ecological Economics*, 130, pp. 232-42.

Tab.6. Les motivations financières dans la réduction de la consommation de viande, par pays

	France	Espagne	Allemagne	Royaume- Uni
<i>Base : ont réduit leur consommation de viande</i>	285	100	98	155
Ont réduit leur consommation de viande car le prix trop élevé ou pour faire des économies	57%	28%	29%	52%
Ceux pour qui c'est la 1ère raison de réduction	27%	5%	10%	22%

Source : Enquête CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA

CONCLUSION

Malgré une médiatisation croissante du concept du végétarisme et l'existence de facteurs favorables à sa popularisation dans la société (tels que le développement de l'offre, les politiques publiques incitatives ou évolution des valeurs et des pratiques), il est impossible pour le moment de mesurer la progression du phénomène dans la population, notamment à l'échelle européenne, car son caractère encore marginal nécessite un déploiement d'enquêtes d'ampleur pour capter et analyser en détail cette partie de la population. Néanmoins plusieurs paramètres (motivations, valeurs, effets d'âge) laissent à penser que sa progression semble s'affirmer.

L'étude met en revanche en lumière une porosité des notions et des identités végétariennes, qui ne s'accompagnent pas toujours d'un comportement alimentaire strict et uniforme. La désirabilité sociale pourrait être ici l'un des éléments contribuant à la surdéclaration des identités par rapport aux pratiques de consommation. Néanmoins ce phénomène intervient dans un contexte marqué par une tendance plus généralisée de réduction de la consommation de produits carnés, quelles que soient les quantités ingérées ou les motivations qui les sous-tendent.

L'étude montre d'ailleurs que les logiques de la non-consommation de viande, ou de sa réduction, sont multifactorielles, et qu'elles varient selon le pays, le profil sociodémographique ou l'identité auto-déclarée du répondant. Si la santé est la raison la plus citée, elle est notamment évoquée dans le cadre de la réduction de la consommation de viande, l'éviction étant davantage dictée par les considérations éthiques, notamment le bien-être animal. Le souci du bien-être animal semble marquer un changement d'attitudes à l'égard de la viande, surtout dans les jeunes générations, plus réceptives que leurs aînés aux arguments éthiques et au phénomène végétarien de manière générale. Ce possible effet de génération devrait néanmoins encore être confirmé par une analyse longitudinale, en prenant en compte un potentiel effet de cycle de vie sur les trajectoires de ces jeunes aujourd'hui davantage acquis à la cause végétarienne.

Même s'il est difficile d'établir le profil d'un végétarien dans chaque pays en raison d'une faiblesse des effectifs de ce groupe qui reste marginal, le phénomène semble néanmoins attirer davantage les femmes, les jeunes (moins de 35 ans), les populations urbaines ou dotées d'un fort capital culturel (cadres ou très diplômés, selon le pays). Le flexitarisme, plus répandu, touche au-delà des tranches d'âge les plus jeunes. Il semble répondre également à des logiques légèrement différentes, notamment celle de santé et/ou s'inscrivant dans la tendance à « consommer moins mais mieux ».

A noter également que les motivations économiques à la réduction de la consommation de viande ne sont cependant absentes d'aucun profil auto-déclarant une baisse de consommation de produits carnés. Il importe donc de ne pas occulter ces considérations, même si elles ne sont pas nécessairement centrales et que pour beaucoup, le changement de régime relève davantage d'un choix que d'une contrainte.

LES ÉTUDES



Combien de végétariens en Europe ? - Synthèse des résultats à partir de l'étude « Panorama de la consommation végétarienne en Europe », réalisée par le CREDOC pour FranceAgriMer et l'OCHA en 2018
Édition octobre 2019

Directrice de la publication : Christine Avelin / Rédaction : direction Marchés, études et prospective
Conception et réalisation : service Communication / Impression : Service Arborial

12 rue Henri Rol-Tanguy / TSA 20002 / 93555 Montreuil cedex
Tél. : +33 1 73 30 30 00 — www.franceagrimer.fr

 FranceAgriMer

 @FranceAgriMerFR